

Les Fables de La Fontaine aux Indes
Imam Bakhsh Lahori et L'école artistique de Lahore

Jean-Marie Lafont¹

DGRS, Université de Delhi

Commissaire de l'Exposition

Sommaire : *Après avoir brièvement retracé le voyage des fables animalières indiennes jusqu'en France, l'auteur rappelle l'influence qu'elles ont eue sur La Fontaine, avant et après sa rencontre avec François Bernier. Il s'attache ensuite au "retour" en 1837 dans le Penjab des Fables de La Fontaine pour y être illustrées, sous la bienveillante surveillance des généraux Allard, puis Ventura, anciens officiers de l'Empire, par l'artiste musulman Imam Bakhsh, de Lahore, protégé par ces officiers militaires qui eux-même servaient Ranjit Singh, le Maharaja sikh du royaume du Penjab (1799-1849). Ce texte étudie la mise en place et le déroulement d'un extraordinaire programme artistique et culturel franco-penjabi entre 1837 et 1840.*

Abstract : *This is the study of the illustration with exquisite miniature paintings of La Fontaine's Fables by Imam Bkhash Lahori, a Muslim artist painter sponsored by the French Generals in the service of Maharaja Ranjit Singh, the Sikh ruler of the Penjab.*

Le corpus de *Fables* animalières le plus anciennement attesté en Europe est celui d'Esopé, composé au VI^{ème} siècle av. J.C., recueilli vers 325 av. J.C. par Démétrios de Phalère à Athènes et transmis jusqu'à nous dans la version en prose de Planude au XIV^{ème} siècle. De ce recueil du IV^{ème} siècle av. J.C. s'inspirèrent bien des imitateurs: Babrias, Phèdre, Avienus et d'autres fabulistes qui pendant la basse antiquité, puis tout long du Moyen-âge et jusqu'aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles le suivirent pour l'imiter, le condenser, l'élargir, le transformer. La Fontaine s'en inspira aussi, redonnant à l'oeuvre d'Esopé dès 1668 (parution de son premier recueil) un éclat et une renommée qui depuis n'ont guère fléchi.²

Mais le plus volumineux corpus d'histoires animales nous vient de l'Inde, que ce soit le *Pañçatantra* dont on a plus ou moins reconstitué les différentes couches successives, ou le *Tutinama* (les *Contes du Perroquet*), en passant par toute une série d'oeuvres et de recueils aménagés par des compilateurs et poètes indiens dont les savantes introductions de Louis Renou et d'Edouard Lancereau à leur édition du *Pañçatantra* dressent un tableau éclairant.³ Les ponts ne sont pas multiples entre le recueil d'Esopé et le *Pañçatantra*, puisque deux histoires seulement s'y retrouvent. D'autres recueils d'histoires animales indiennes, par

exemple les *Jataka* ou histoires des incarnations successives du Bouddha, eurent eux aussi une influence certaine sur la littérature européenne du Moyen-âge: on pense immédiatement au mythe de l'Unicorne, ou de la Licorne⁴, pour ne rien dire de l'extraordinaire introduction du Bouddha dans le martyrologe de l'Eglise catholique romaine qui l'invoque et le fête tous les 27 septembre.⁵ Mais on sait que la littérature du Moyen-âge n'a guère inspiré la Fontaine, que les *Ysopet* n'étaient pas particulièrement de son goût et que ses renards ne sortent probablement point des multiples *Romans de Renard*.⁶

Le voyage du *Pañcatantra* vers l'occident est une longue et fort amusante histoire. Le texte fut vers 570 traduit d'une langue indienne, probablement le sanskrit, en vieux perse (*palhevi*) par Burzuyeh, médecin royal envoyé aux Indes par le souverain sassanide Khusrōw I Nurshivan (531-578) pour en ramener des drogues médicinales. C'est lui sans doute qui donna à cette traduction les noms des deux chacals au rôle si proéminent au début du livre, Karataka et Damana devenant ainsi *Kalila wa-Dimna*. Ce texte passa ensuite par plusieurs traductions arabes, dont celle d'Ibn ul-Muqaffa (vers 750) qui pour la première fois fit mention de Bidpai (ou Pilpay, probablement "Vidyapati") comme auteur du recueil. Les traductions arabes et persanes se succédèrent alors. Faisons mention de celle faite en persan au XV^{ème} siècle par Husayn ibn-Ali sous le titre d'*Anwar i-Suhayli*, ou *Lumières de Canope*, que traduira en français et publiera Gaulmin à Paris en 1644, et de la traduction nouvelle ordonnée par l'empereur Akbar et terminée à Lahore en 999 de l'Hégire (1590 e.c.), sous le titre d'*Eyar e-Danish* (*Le parangon de la science*), par son premier ministre, éminent savant et grand ami Abul Fazl.

Nous venons de mentionner Lahore. Ce qu'il importe de brièvement noter avant d'en venir aux influences indiennes sur Jean de La Fontaine est l'enracinement (partiel) de ce *Pañcatantra* dans la terre du Penjab,⁷ dans le nord-ouest de l'Inde, vieille terre du védisme et du sanskrit puisqu'elle vit probablement naître sur les bords de l'Indus le grammairien Panini. Vieille Inde des Perses et des Grecs également, puisqu'elle avait été celle des conquêtes, puis de la source de la légende d'Alexandre le Grand en route vers les extrémités du monde, vers Gog et Magog, jusqu'à l'Île de la fontaine de vie dans l'océan des confins du monde, dans lequel Alexandre allait descendre pour en explorer les profondeurs. Elle fut ensuite l'Inde bien réelle des royaumes indo-grecs, contemporains et successeurs du royaume grec de Bactriane, et c'est là qu'eut lieu l'étonnante rencontre entre pensée(s) bouddhiste(s) et pensée grecque, art indien et art grec, d'où sortirent transformés le bouddhisme (sous la forme du *Mahayana* ou "grand véhicule") et l'art grec d'Asie centrale et de l'Inde sous la forme de l'art du Gandhara. C'est dans cette Inde-là, et aux environs de Peshawar, que le moine chinois Hiuen Tsang identifiait vers 630-640 e.c. le monastère du moine Unicorne, dont découlèrent les multiples histoires de la Licorne qui allait devenir, dans les mythologies hindouistes autant que bouddhistes, et de la Chine et du Tibet jusqu'à l'Europe, un mythe quasi universel.

L'Inde était déjà largement à la mode en France lorsque Jean de La Fontaine, sur ses trente-sept ou trente-huit ans, devint un protégé du surintendant Fouquet qui le reçut dans son château de Vaux. C'est de la bibliothèque de ce dernier que viennent les deux plus anciens manuscrits indo-persans entrés dans les collections de la Bibliothèque royale, aujourd'hui nationale. Et parmi les fameux diamants dits "Mazarins" que le ministre de ce nom venait de léguer au jeune roi Louis XIV figurait celui encore appelé aujourd'hui "Le Sancy", arrivé en France dans les années 1570.⁸ Le Sancy, entré sous Henri III dans les collections royales, resta le plus gros diamant d'Europe jusqu'à l'arrivée du Koh-i-noor à Londres après l'Annexion du royaume du Penjab par l'East India Company (1849). L'Inde vers

1660 était donc synonyme de splendeur, de grandeur, de sagesse⁹ autant que de richesse: Jean-Baptiste Tavernier vendit à Louis XIV quarante-quatre grands diamants, dont le célèbre “diamant bleu” dont il reste probablement le “Hope”, et 1122 diamants plus petits qui presque tous venaient des Indes, pour un montant de 897.731 livres. A cette époque, l’histoire de l’empire moghol s’était largement diffusée en France et en Europe à travers bien des ouvrages, parmi lesquels la longue compilation du père jésuite du Jarric dont les trois volumes, parus en français à Toulouse en 1608, 1610 et 1614 respectivement, se vendaient jusqu’en Hongrie dans leur traduction latine intégrale de 1615.¹⁰ Le volume 2 de la compilation de du Jarric reste une excellente synthèse sur l’état de l’empire moghol jusqu’à la mort d’Akbar en 1605.¹¹ Les quatre lettres d’Augustin de Bordeaux écrites de Lahore et Chaoul en direction de la France entre 1625 et 1632 sont quant à elles conservées dans la collection des Cinq-Cents Colbert à la Bibliothèque nationale, et elles ont tenu leur place, si minuscule fût-elle, dans la décision de François Bernier de quitter la France pour les Indes en 1655-1656, comme dans celle de Colbert de créer une Compagnie des Indes orientales en 1664. C’est à Colbert d’ailleurs que Bernier écrivit sa lettre sur “l’étendue de l’Hindoustan, circulation de l’or et de l’argent pour venir s’y abîmer...”, reprise dans son *Voyage*. Il faut donc se rappeler sans trop d’étonnement qu’entre 1673 et 1678, alors que s’édifiait Versailles, un plan de restauration du Palais du Louvre agréé par Colbert prévoyait l’aménagement d’un appartement “à la manière du Mogol” pour le jeune roi de France...

Bernier rentra en France en 1669, et son *Histoire de la dernière révolution des Etats du Mogol* parut à Paris, chez Barbin, dès 1670. Les Français, et les Européens, se passionnèrent alors pour les récits des voyageurs français aux Indes, surtout Bernier, Tavernier, Chardin et Thévenot, publiés, republiés, piratés¹², traduits dans toutes les langues européennes et dont les traductions elles-mêmes seront reprises et réimprimées sur toutes les places intellectuelles d’Europe jusque vers 1725. Avec à la clef ce chef d’oeuvre d’érudition, de compilation et de présentation pédagogique que représente la *Bibliothèque orientale* d’Herbelot de Molinville (1697) dont les éditions multiples, elles aussi légales ou piratées, orientèrent, ou désorientèrent comme le pensent sans toujours l’écrire bien des disciples d’Edward Said, tant d’esprits éminents, dont tous les grands philosophes (français ou non) du XVIIIème siècle, mais aussi William Jones, et même le futur duc de Wellington lorsqu’il n’était encore aux Indes que le jeune colonel Arthur Wellesley.

C’est dans ce cadre culturel que s’inscrit La Fontaine, avec un premier recueil de *Fables* paru en 1668 où il doit son inspiration générale aux *Fables* d’Esopé et autres sources d’inspiration européennes, alors que pour les six derniers livres de ses recueils parus en 1678-79 et 1693-94 il clame sa dette à l’égard de l’Orient, et de Pilpay, par l’intermédiaire des traductions dont nous avons parlé: celle du *Anwar i-Suhayli*, ou *Lumières de Canope*, faite par Gaulmin et parue à Paris en 1644¹³, et une du *Kalila wa-Dimna* faite de l’arabe par le père Poussines et publiée à Rome en 1660 sous le nom de *Specimen Sapientiae Indorum Veterum* [“Exemple(s) de la sagesse des Indiens anciens”]. Ce qui chez La Fontaine déclencha cet intérêt particulier pour les sources indiennes semble bien être, de l’avis de tout un chacun, le retour de Bernier en France en 1669 et l’aura de ce “gentil philosophe”, dit “le Mogol”, sur les meilleurs milieux et les meilleurs esprits parisiens: Bernier et La Fontaine avaient le même éditeur, Barbin, et ils allaient tous deux se retrouver commensaux chez l’excellente Madame de La Sablière, Bernier peu après son arrivée à Paris¹⁴, et la Fontaine dès 1672.¹⁵ Nous ne gloserons pas sur l’influence directe et indirecte de Bernier sur La Fontaine pour les second et troisième recueils des *Fables*, dont celle intitulée “Le songe d’un habitant du Mogol”; elle est parfaitement analysée, pesée et définie par

tous ceux qui se sont penchés sur la vie et l'oeuvre de cet auteur comme par les spécialistes des influences indiennes sur la pensée et la littérature françaises, Louis Roche, Raymond Schwab et Jean Biès parmi les plus éminents.¹⁶

Nous allons laisser ici La Fontaine, provisoirement du moins, et nous ne parlerons pas des incessantes réimpressions de ses oeuvres, illustrées dès l'édition *princeps* du volume 1 (1668) par Chauveau¹⁷. Nous le retrouverons tout à l'heure lors de la réimpression des *Fables* par Walkenaer, aux éditions Didot, sans illustrations, en 1827. Car ce sont ces deux volumes des *Fables*, achetés par le baron Félix Feuillet de Conches, qui par un étrange retour aux sources allaient se retrouver en 1837 sur les bords de l'Indus, dans le royaume sikh du Penjab.

* C'est par le biais d'anciens officiers de l'Empire que ces *Fables* de La Fontaine allaient venir, et certaines d'entre elles revenir, dans le royaume du Penjab pour y être illustrées par Imam Bakhsh Lahori. Pour comprendre les circonstances qui favorisèrent cette démarche, il faut revenir un tant soit peu sur l'histoire des relations triangulaires entre l'Europe, les Indes et l'Amérique du nord depuis le traité de Versailles et l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique en 1783. Disons, depuis les années 1790.

L'on a beaucoup écrit sur le "rêve" oriental, et indien, de Bonaparte, puis de Napoléon. Féru d'histoire militaire et sachant ce qu'il devait savoir de l'histoire d'Alexandre le Grand, mais sachant aussi que l'Angleterre tirait des Indes une grande partie de ses finances pour l'entretien de sa flotte et ses opérations politiques et militaires dans le continent européen, le jeune général en chef de l'expédition d'Egypte avait désiré avoir dans son état-major Piveron de Morlat, ancien agent de France (ambassadeur) à la cour de Mysore pendant la guerre d'Indépendance américaine (1778-1783),¹⁸ et il avait dans ses troupes des hommes et des officiers qui avaient aux Indes participé à ces opérations. Les lettres écrites d'Egypte par Bonaparte à Tipou Sultan furent découvertes par les Anglais lors de la prise de Srirangapatnam en 1799. La destruction de la flotte française à Aboukir par l'amiral Nelson, l'immobilisation de l'armée conquérante devant la résistance inattendue de Saint-Jean-d'Acre et le retour précipité de Bonaparte en France pour prendre en main les rênes de l'Etat sont les raisons principales qui expliquent l'échec de la politique orientale du futur empereur Napoléon.

La diplomatie anglaise, contrairement à ce que l'on avance parfois, n'avait pas attendu l'Expédition d'Egypte pour entamer sa conquête définitive des Indes afin d'assurer le financement de ses opérations en Europe et ailleurs. Le souvenir de la guerre d'Indépendance américaine, la hantise d'une défaite aux Indes similaire à celle de Yorktown en 1781 en Amérique du nord¹⁹ et, *last but not least*, les conséquences du traité de Versailles en 1783 avaient incité les Anglais à prendre toutes les mesures nécessaires pour éviter que ne se reproduisent aux Indes des événements semblables à ceux qui amenèrent la naissance des Etats-Unis d'Amérique.²⁰ La nomination par trois fois de Lord Cornwallis, le vaincu de Yorktown, comme Gouverneur-général à Calcutta, nomination doublée par deux fois du titre de commandant en chef de l'armée des Indes, montre la constance avec laquelle la conquête des Indes fut poursuivie depuis le premier siège de Srirangapatnam et le dépècement de l'Etat du Mysore par Cornwallis en 1792, jusqu'à la nomination de Lord Wellesley comme Gouverneur-général en 1798. Wellesley, aidé de son jeune frère Arthur, futur duc de Wellington, allait en sept ans de campagnes militaires incessantes (1798-1805) établir l'hégémonie anglaise sur les Indes, et Delhi, à l'exception notable du Penjab et du Sindh.²¹

Les craintes erronées exprimées en 1803 par les services de renseignements anglais au sujet du général de Boigne devenu le conseiller de Bonaparte pour les affaires de l'Inde, le Traité de Tilsit en 1807 entre Napoléon et le Tsar Alexandre

Ier qui déclencha les trois missions diplomatiques anglaises à Lahore, Caboul (Peshawar) et Téhéran, le traité de Finkenstein enfin entre la France et la Perse suivi de l'envoi de la mission du général Gardanne en Iran sont autant de témoignages montrant le suivi de la politique orientale de la France, et révélant les craintes qu'elle suscitait à Londres comme à Calcutta quant à la sécurité des Indes britanniques, dont les revenus assuraient toujours en grande partie le financement de la politique étrangère du Royaume-Uni. La chute de Tipu Sultan, et sa mort sur les remparts de Srirangapatnam en 1799 en défendant, les armes à la main, sa capitale contre l'assaut des colonnes anglaises, avaient laissé une sympathie certaine en France d'où son souvenir ne s'était pas tout à fait effacé. Aussi, quant en 1813 Etienne de Jouy fit jouer à Paris devant une salle comble sa nouvelle pièce intitulée *Tipoo Saëb*, Napoléon tint-il à assister à la première. Et il invita quelques jours plus tard l'auteur pour parler avec lui du triste destin de ce célèbre souverain indien.²²

* Nombre de soldats et d'officiers du Consulat et de l'Empire (1799-1815) avaient servi aux Indes ou avaient connu des gens qui y avaient servi. C'est le cas du général Court, qui de 1826 à 1843 fut au service du Maharaja Ranjit Singh à Lahore et fut l'un des mécènes de l'artiste peintre Imam Bakhsh Lahori. Court, dans ses *Mémoires* encore manuscrits, nous précise que son père, "dans ses campagnes avec le bailli de Suffren, après avoir bravé le climat [des Indes], avait pu encore, en rentrant en France, et après avoir jeté ses pillules aux chiens, faire les campagnes d'Italie et d'Egypte comme officier supérieur dans la brave 32ème demi-brigade".

Après Waterloo et le rétablissement des diverses monarchies en Europe, avec le retour des anciens régimes et la Terreur blanche qui régna quelque temps en France contre les fidèles de la Révolution et de l'Empire, nombre d'officiers militaires de toutes nations européennes, de la Pologne à l'Espagne et à l'Italie, choisirent l'exil en Russie, aux Amériques, en Egypte et dans les diverses provinces de l'empire ottoman. Plusieurs d'entre eux passèrent en Perse, où vers 1820 ils formaient le fer de lance des instructeurs européens au service du Shah et de ses fils commandant les grandes provinces de l'empire.²³ Les quatre futurs généraux "français" du Maharaja Ranjit Singh, Allard, Ventura, Court et Avitabile, s'étaient connus en Perse. Ils allaient se retrouver à Lahore et y accomplir une oeuvre tant militaire que culturelle du plus haut niveau.²⁴

Leur engagement par le Maharaja était évidemment dû à leurs compétences et à leur expérience militaires.²⁵ Allard et Ventura, dès 1822, créèrent et commandèrent pour le souverain du Penjab le *Fauj-i-khas*, ou brigade spéciale (au sens de royale), forte de cinq régiments d'infanterie, trois de cavalerie et d'une puissante unité d'artillerie (le *Top Khana*). En 1826, Court et Avitabile les rejoignirent, créant chacun leur propre brigade et, dans le cas de Court, remodelant toute l'artillerie de l'armée du Penjab. Ces unités "françaises", et appelées telles tant par les populations penjabies (*Francisi kampu*, *Francisi sarwar*) que par les services de renseignements britanniques (the *French Legion*) montèrent jusqu'à 15.000 hommes de troupes d'élite, soit le tiers environ des forces régulières du royaume du Penjab.

A ces unités spéciales et parfaitement disciplinées furent confiées des missions particulièrement délicates ou dangereuses allant de la surveillance des frontières sensibles, la frontière anglo-sikhe par exemple, ou celle avec le Balouchistan, à l'occupation militaire de la dernière grande province du royaume, celle de Peshawar, annexée par le général Court commandant alors deux brigades françaises lors d'une opération particulièrement rapide en 1834. A de rares exceptions près, la province de Peshawar resta sous commandement "français"

de 1834 à 1843, quand les généraux français quittèrent le service du Penjab pour rentrer en Europe.

Ces commandements militaires étaient donc étroitement liés, on le voit, à des responsabilités politiques. Le général Allard, commandant l'ensemble des unités françaises du royaume, était aussi conseiller politique du Maharaja dans le domaine des affaires étrangères. Un nombre restreint d'obligations étaient imposées à ces officiers étrangers dont les plus élevés en grade, les généraux français et italiens, occupaient des postes-clé au sommet de la hiérarchie militaire et politique de l'Etat: porter la barbe, ne pas fumer et se marier avec des dames locales était ce que Ranjit Singh leur demandait courtoisement, mais fermement. Le moyen le plus sûr, pensait-il en songeant à cette obligation dernière, de les attacher plus étroitement à cette terre où ils servaient. Et le Maharaja ne s'était guère trompé sur ce point.

Si Ventura et Avitabile suivirent le conseil de Ranjit Singh au point de se doter de splendides harems rivalisant avec ceux des plus hauts dignitaires du royaume, Allard et Court avaient chacun une seule femme dont nous avons pu reconstituer l'histoire, et retrouver les portraits, à partir des documents conservés en France chez certains de leurs descendants. Avitabile avait engendré, des femmes multiples collectionnées année après année dans son harem, une nombreuse descendance, dont une fille préférée qu'il maria dans le Penjab avec l'un de ses cuisiniers avant de retourner à Naples épouser l'une de ses très jeunes nièces et d'y mourir, clamait-il en trépassant, empoisonné. Du harem de Ventura, que nous savons emplir de jeunes femmes extraordinairement belles, nous ne connaissons un peu que l'histoire de son épouse principale, Anne-Marguerite, une jeune arménienne chrétienne (de père français affirment certains témoignages contemporains) élevée dans l'entourage de la Begum Sombre à Sardhana, et qu'il épousa en grandes noces à Lahore en 1830 pour la laisser en Inde lors de son retour en Europe en 1843. Il en eut une fille, la belle Victorine, qu'il emmena en France avec lui et qui épousa en 1853 Eugène de Trazegnien. Victorine, qui fut l'amie d'école d'Eugénie de Montijo, la future épouse de l'empereur Napoléon III, fut l'une des plus belles femmes du Second Empire.²⁶ Quant aux autres épouses de Ventura, auxquelles il faisait sans se lasser nombre d'enfants, leur descendance se retrouve aujourd'hui en Inde au hasard de rencontres et d'échanges érudits.

Le général Court, veuf dit-on d'une première épouse musulmane dont nous ne savons rien, épousa vers 1836 la jeune et extrêmement jolie cachemirienne Fezli Azam Joo dont nous avons retrouvé le portrait fait à Lahore par August Schöffl en 1841, et dont nous avons récemment retracé l'histoire.²⁷ Court en 1843 emmena avec lui en France sa jeune épouse et leurs trois premiers enfants. Leur quatrième, une petite fille, naquit à Marseille en 1845, et c'est à Marseille que mourut Fezli Azam Joo en 1869 entourée de l'amour de son mari, de leurs enfants et premiers petits-enfants.

Mais c'est sur Bannou Pan Deï, l'épouse du général Allard, que nous avons le plus grand nombre de renseignements affectueusement conservés par leurs descendants en France.²⁸ Née à Chamba, dans l'actuel Himachal Pradesh, de la lignée royale de cette très ancienne dynastie rajpoute du piémont himalayen, elle avait été capturée par le général français lors des opérations du *Fauj-i-khas* dans ces régions. Le général, frappé de la beauté, de l'intelligence et de la vivacité de sa petite captive, lui avait fait donner une éducation. Puis, dès qu'elle en avait eu l'âge, il l'avait fin 1825 ou début 1826 épousée "selon les usages et les rites du royaume de Lahore". Il avait quarante ans. Elle devait en avoir douze. Leur premier enfant, Marie-Charlotte, mourut à six mois en novembre 1826 et fut

inhumée dans le jardin de leur *baradari* à Lahore, dans le quartier d'Anarkali.

Jean-François Allard et Bannou Pan Deï avaient en 1834 quatre enfants vivants quand le général obtint du Maharaja, contre promesse de son retour, un congé pour emmener son épouse et sa petite famille en France. La raison qu'il avança auprès de Ranjit Singh fut qu'il voulait que ses enfants fussent élevés dans la religion catholique. Celle qu'il publia dans les journaux français en 1836 fut que, bien plus âgé que son épouse et exposé aux hasards de guerres incessantes dans la province de Peshawar dont il était le gouverneur militaire, il craignait de mourir avant Bannou Pan Deï qui, restée hindoue, et selon la tradition rajpoute très vivante dans Chamba comme dans le royaume du Penjab, devrait alors se brûler vive et laisser leurs cinq petits enfants orphelins. Cinq enfants en effet, car Bannou Pan Deï était enceinte du cinquième quand ils se mirent enfin en route de Lahore pour aller s'embarquer à Calcutta, et c'est dans cette ville que naquit la petite Félicie le 2 février 1835.

Le général Allard installa d'abord son épouse et leurs enfants dans une propriété récemment acquise dans sa ville natale de Saint-Tropez. Il se rendit ensuite à Paris pour régulariser sa situation administrative et préparer son retour dans le Penjab. Il y fut reçu par les plus hautes autorités civiles et militaires, à commencer par le roi Louis-Philippe et le premier ministre. Le gouvernement français décida alors de le nommer agent de France (ambassadeur) à la cour de Lahore. De retour à Saint-Tropez, le général régularisait son mariage avec Bannou Pan Deï conformément aux lois françaises, et tous deux reconnaissaient immédiatement leurs cinq enfants, "objets incessants de leur sollicitude" comme le précise l'acte de mariage suivi de la reconnaissance conservé dans les registres de la mairie de Saint-Tropez.

Puis vint le départ du général Allard pour Lahore, sur une corvette qui le transporta de Brest à Calcutta. Il emmenait une cargaison d'armes destinées à l'armée du Penjab, et il avait avec lui une lettre du roi Louis-Philippe destinée au Maharaja Ranjit Singh, ainsi qu'une lettre du duc de Broglie, premier ministre de la France, adressée au Raja Dhyhan Singh, premier ministre du Penjab. La remise de cette lettre au Maharaja, en plein *darbar*, en mars 1837 à Lahore provoqua une crise diplomatique entre Paris et Londres, entre Lahore et Calcutta. C'est alors qu'une grave situation militaire se développa soudain sur la frontière afghane, entraînant la mort au combat du général Hari Singh Nalwa et le siège de la forteresse de Jamrud par les Afghans.²⁹ La ville même de Peshawar semblait menacée d'une percée afghane... Le Maharaja se décida à envoyer Allard prendre le commandement militaire de cette région, un commandement qui s'étendait de la rive droite de l'Indus jusqu'à la Khayber Pass. C'est à Peshawar que mourut Allard, en janvier 1839. Son corps, rapporté à Lahore par les vétérans du *Fauj-i-khas*, infanterie et cavalerie réunis, reçut les honneurs militaires dans toutes les villes du royaume qu'il traversa. Il fut enterré à Lahore au cours de funérailles que l'on pourrait qualifier de nationales, six régiments formant dans la capitale du Penjab la haie d'honneur entre sa résidence officielle d'Anarkali et le jardin de son *baradari* où allait se dérouler l'inhumation. Le général français fut déposé entre deux de ses enfants morts en bas âge. Il y repose encore aujourd'hui.³⁰

Bannou Pan Deï assura seule, avec l'aide de sa belle-famille, des amis de son mari et du général Ventura, l'éducation des cinq enfants. Nous avons raconté ailleurs ce que fut sa vie en France, dans le souvenir extraordinairement fidèle à la mémoire de son époux. Elle s'éteignit dans sa bastide de Saint-Tropez le 13 janvier 1884, et elle repose toujours dans le caveau de la famille Allard, dans le cimetière marin de Saint-Tropez.

* Alors qu'il préparait à Paris sa nouvelle mission à Lahore, le général Allard

avait fait connaissance de Félix Feuillet de Conches, alors chef du protocole au ministère des affaires étrangères et membre de la Société asiatique de Paris. Personnage fort érudit et curieux, totalement immergé dans la vie politique et culturelle parisienne, Feuillet de Conches était, entre autre passe-temps, un passionné des *Fables* de La Fontaine dont il avait acheté nombre d'exemplaires ouverts (non reliés) de l'édition Didot de 1827. Il avait pris coutume de confier un exemplaire des deux tomes des *Fables* à ses amis diplomates partant à l'étranger, orient ou occident, en les priant de bien vouloir les faire illustrer sur place, en emplissant les vides, par un artiste local. Il reste aujourd'hui de cet étonnant programme une centaine d'illustrations de ces fables faites par 46 artistes européens (français, anglais, allemands, belges, suisses, italiens, et un américain), alors qu'en 1862 sa collection orientale comprenait 62 aquarelles signées de Che Tien, un artiste de Pékin, mais aussi 20 aquarelles anonymes de Canton, 20 dessins provenant des Indes néerlandaises, d'autres illustrations venant de Perse, d'Égypte, d'Éthiopie, du Japon. Et, fleuron de cette collection orientale, 59 miniatures réalisées par Imam Bakhsh Lahori, un artiste du Pendjab, sous la direction des généraux Allard, puis peut-être Ventura.³¹

Le général Allard joignit à ses bagages les deux volumes des *Fables* de La Fontaine, à côté de la lettre du roi de France adressée au Maharaja du Pendjab. Il ne lui restait plus, sitôt arrivé à Lahore, qu'à les confier à un artiste pendjab. Il n'eut pour cela pas grandes recherches à faire. Les généraux français et italiens au service du royaume sikh du Pendjab s'étaient presque dès leur arrivée à Lahore, et, bien avant parfois, depuis son séjour en Perse en ce qui concerne Claude-Auguste Court, passionnés pour l'histoire et l'archéologie, les moeurs et les coutumes des pays dans lesquels ils avaient vécu ou voyagé. Nous avons raconté ailleurs l'histoire de leurs recherches historiques et de leurs fouilles archéologiques dans le royaume du Pendjab, avec l'invention de ce qui sera plus tard reconnu comme l'art gréco-bouddhique du Gandhara.³² La fouille du grand stupa de Manikyala et des petits édifices qui l'entourent sur ce grand site archéologique près de Rawalpindi (Pakistan), la collection de monnaies antiques du général Court récemment retrouvée au British Museum³³ et les recherches systématiques des inscriptions anciennes en langues et écritures inconnues qui émaillaient les contrées sous leurs commandements sont une contribution singulière à l'histoire et à l'archéologie de l'Inde du nord-ouest et de l'Afghanistan, et particulièrement à la résurrection de l'histoire d'Alexandre le Grand et de ses successeurs indo-grecs dans l'Inde dont on ignorait presque tout dans les années 1830.³⁴

L'enracinement familial de ces officiers français et italiens dans cette terre, s'il ne fut pas toujours la source de leur curiosité, la renforça considérablement. Leurs résidences à Lahore et à Peshawar, sur lesquelles nous possédons les témoignages de leurs hôtes et de visiteurs contemporains, étaient somptueusement décorées de fresques réalisées par des artistes locaux. Celle d'Allard et de Ventura à Anarkali (Lahore), qui leur était commune et dont une partie servait de quartier-général au *Fauj-i-khas*, est assez précisément décrite par le lieutenant Barr qui la visita en 1839. Après avoir énuméré les portraits et tableaux qui ornaient la salle-à-manger, le jeune lieutenant anglais mentionnait la salle attenante, "lined from top to bottom with looking glass, and which, when illuminated, must have a brilliant effect as it looked extremely pretty and dazzling even with two candles that were brought with us. With the exception of wanting the bath and the fountains, it reminded me much of the 'Sheesha khana' in the palace of Agra. We were subsequently shown into what may in truth be termed the 'Painted Chamber', as it is adorned with pictures of battles in which the two generals were engaged, and executed on the *chunam* [le stuc local] by native artists".³⁵

C'est au meilleur de ces artistes, Imam Bakhsh Lahori, qu'Allard confia la tâche

d'illustrer les *Fables* de La Fontaine que Feuillet de Conches lui avait remises.³⁶ Cet artiste nous est connu par les *Mémoires* manuscrits du général Court, qui le décrit comme "Imam Bakhsh, peintre lahorien que j'avais à mon service" et auquel il avait confié la mission d'accompagner un certain Haji Allahdad pour explorer le Kafiristan et retracer l'histoire des tribus *kafir* habitant cette région particulièrement montagneuse et mal connue de la chaîne himalayenne. Région qui aujourd'hui se divise entre le Pakistan et l'Afghanistan.³⁷ Au cours de cette mission, Imam Bakhsh croqua d'après nature la "famille kafférienne" destinée à illustrer les *Mémoires* du général. Mais Imam Bakhsh, excellent artiste, n'avait pas la graine d'un ethnologue avant l'heure, et encore moins celle d'un agent de renseignement. Court nous conte plutôt drôlement que "ledit peintre avait été chargé des mêmes instructions données à Hadji Allahdad, mais soit que la peur d'être retenu en esclavage par les Kafféris se fût emparée de lui, soit que son hôte Sultan eût démontré de la mauvaise volonté à y répondre, il revint sans les avoir remplies".

C'est à Imam Bakhsh et à son atelier lahori que nous devons les quelque 40 miniatures (sur 90) destinées à illustrer les *Mémoires* du général Court, et qui sont entrées au Musée Guimet en deux lots, le premier dès 1938, suite à la vente de la succession du comte Philipon. Les miniatures de l'Inde du nord sont correctement attribuées à Imam Bakhsh. Elles illustrent sa description de l'Afghanistan, de la province de Peshawar et du Penjab qui sont le sujet des trois derniers tomes manuscrits des *Mémoires*. Les autres peintures, achetées ou commandées en Perse par le général pour illustrer les tomes 1 et 2 de ses *Mémoires*, sont du style Qajar et ont probablement été peintes entre 1819 et 1826, date du séjour en Perse de Claude-Auguste Court.³⁸

Imam Baksh était semble-t-il dès 1828 au service du général Allard si on lui attribue, comme nous pensons pouvoir le faire, le portrait de la petite Héloïse, née à Lahore en novembre 1828, jusqu'ici identifiée comme étant le portrait de Marie-Charlotte, le premier enfant du général et de Bannou Pan Dei née à Lahore en décembre 1826 et décédée en cette capitale six mois plus tard. Une inscription récemment révélée au dos de ce portrait corrige l'identification traditionnelle que j'avais transmise et nous apprend qu'il fut apporté de Lahore à Saint-Tropez par Benjamin Allard, le demi-frère du général, en 1831.³⁹ Imam Bakhsh était avec Court à Peshawar en 1834, puisqu'il y dessina le masque en bronze de Shiva découvert par ce général juste après l'annexion de ce territoire au royaume du Penjab, masque que Court fit immédiatement suivre à Allard pour l'offrir de sa part au roi Louis-Philippe qui le déposa en 1835 au cabinet des Médailles, où il est aujourd'hui conservé.⁴⁰ Peut-être Imam Bakhsh était-il déjà avec les officiers français à Manikyala en 1830 si nous faisons de la vue du stupa principal conservée dans la collection Court un dessin contemporain de la grande fouille de Ventura en mai-juin de cette année-là.⁴¹ Mais la chose n'est pas certaine. La plupart des peintures concernant la région de Peshawar s'étalent sans doute de 1834, première intervention militaire de Court dans cette province à la tête des brigades françaises, à 1842, date du petit dessin ajouté à celui de la forteresse de Jamrud (construite en 1835, modernisée en 1837 par les généraux français) et qui représente "L'attaque du Kheïber" par les forces combinées penjabies et anglaises les 4, 5 et 6 avril 1842.⁴² Les dessins représentant les habitants de Bannu-Tank et des régions adjacentes datent des années 1841-42, lors des opérations militaires de Court dans ces régions.

Ce qui frappe dans ces miniatures penjabies illustrant les *Mémoires* de Court est la diversité des styles que l'on rencontre dans cet atelier d'Imam Bakhsh Lahori: miniatures traditionnelles en ce qui concerne la série des portraits des hauts personnages du royaume,⁴³ dessins étonnamment réalistes des populations

tribales de la province de Peshawar avec leurs habits caractéristiques aux couleurs usées et leurs armes disparates,⁴⁴ série de sites et de forts (ceux de Rhotas, d'Attock et de Jamrud)⁴⁵ avec le dessin très précis du “Bateau sur l'Hydaspe” (le Jhelum), dessins archéologiques des stupas de Manikyala et de Paller,⁴⁶ du masque en bronze de Shiva et de la tête en ronde-bosse de “Veira Ottas des Indous. Trouvaille faite à Pichavor”.⁴⁷ Une absence notable, dans ces miniatures destinées à illustrer ses *Mémoires*: Court n'en a pas une seule représentant les officiers français et italiens de Ranjit Singh, leurs épouses et leurs enfants. Mais il a fait dessiner une grande vue d'oiseau de sa résidence personnelle à Lahore, “L'Ermitage”, dans laquelle il vécut avec son épouse Fezli Azam Joo et leurs trois premiers enfants.⁴⁸ Enfin, une mention particulière doit être faite du portrait du Maharaja Sher Singh exécuté par Imam Bakhsh à partir de la peinture à l'huile d'August Shöffit commandée en 1840 par le Maharaja à cet artiste austro-hongrois en visite à Lahore, et laissée par lui dans les collections royales du Penjab, dans le Fort de Lahore, quand il repartit pour l'Europe, pour Vienne et Budapest.⁴⁹

C'est donc à Imam Bakhsh qu'Allard confia les deux tomes des *Fables* de La Fontaine, ainsi que le résumé persan des fables fait en France par l'orientaliste Biberstein-Kasimirski, qui avait entre autres travaux académiques publié une traduction française du *Koran*. Les illustrations des fables conservées à Château-Thierry sont signées et datées par deux inscriptions: celle sur la page de titre de l'édition Didot porte en persan, après la signature d'Imam Bakhsh et mention de sa qualité d'artiste-peintre, la date “10th du mois de Magghar de l'an [vikrama samvat] 1894”, tandis que celle en fin du tome 2 indique “25th Novembre 1837, equivalent au 10th du mois de Magghar 1894, equivalent au 24th de Sha'ban de l'an de l'Hégire 1255, à Attock”.⁵⁰ Ces trois dernières dates ne sont point équivalentes, mais correspondent pour les deux dernières aux 21 janvier 1838 et au 18 novembre 1839. Ce qui est la fourchette probable, comme nous l'observions Barbara Schmitz et moi-même dans notre étude récente sur Imam Bakhsh Lahori, de réalisation de ces miniatures.⁵¹ Et dans la mesure où la signature d'Imam Bakhsh figure sur la dernière page du tome 2 des *Fables*, elle semble indiquer que cet artiste avait mené à terme son programme d'illustrations.

Une lettre d'Allard à Feuillet de Conches, datée de Peshawar le 11 mai 1838, fait en effet mention d'un premier envoi dont le général attendait accusé de réception: “Adieu, mon cher ami, il me tarde que vous m'accusiez réception de vos jolies fables...”⁵² Cette lettre n'indique point le nombre de miniatures envoyées en France à cette date. Nous ne savons si Allard avait fait un deuxième envoi avant son décès à Peshawar en janvier 1839. Ventura, qui se trouvait alors à Bombay au retour d'un congé en Europe, se hâta de rentrer à Lahore pour prendre le commandement général des brigades françaises. Il prit sur lui, avant même que Feuillet de Conches n'ait eu le temps de le lui demander, de poursuivre les illustrations des fables, comme il l'écrivait dce Lahore à Feuillet le 9 octobre 1839: “J'ai trouvé ici votre La Fontaine, et avant de recevoir vos instructions j'avais commencé à y faire travailler; déjà plusieurs fables sont représentées et font l'admiration de tous ceux qui les voient, mais le papier est bien mauvais et indigne de recevoir de si belles peintures”.⁵³

Ventura fit donc lui aussi travailler aux illustrations des *Fables* de La Fontaine, mais nous restons dans l'incertitude quant au travail qui fut accompli sous sa direction. La lettre que nous venons de citer montre qu'il avait fait reprendre ou continuer à Lahore le travail entrepris par le général Allard.⁵⁴ Et nous pourrions penser qu'il les fit tout simplement achever en conformité avec la date ultime du colophon équivalente au 18 novembre 1839. Tout serait simple ainsi, si nous n'avions quelques informations supplémentaires... Feuillet en effet, dans un

article qu'il publia en 1881 vers la fin de sa vie, écrit que Ventura⁵⁵ lui avait dit avoir fait réaliser sous sa surveillance plus d'une centaine de miniatures, et ce, par deux artistes indiens, l'un de Patna et l'autre du Cachemire. Il ne s'agit donc plus d'Imam Bakhsh Lahori. Il ajoutait que ces artistes avaient travaillé pendant qu'il faisait le siège d'une formidable forteresse dans les montagnes himalayennes. Ce siège est incontestablement celui de Kamlagarh, dans les hauteurs retirées du petit royaume de Mandi, forteresse supposée imprenable et pourtant prise d'assaut par le *Fauj-i-khas* en novembre 1840, après un siège serré de près de trois mois. Un fait d'armes qui eut un retentissement considérable non seulement dans le Penjab, mais dans l'Inde britannique tout entière⁵⁶, et pour lequel une médaille spéciale fut frappée par le gouvernement du Penjab.⁵⁷ Nous sommes, on le voit, au delà des dates et en dehors du lieu donnés par Imam Bakhsh dans les inscriptions accompagnant ses propres miniatures. Au delà également, et largement, du nombre de peintures offertes aux enchères à Versailles en 1968 et conservées aujourd'hui dans le Musée Jean de La Fontaine à Château-Thierry. Si toutes les informations présentées ci-dessus sont exactes, celles d'Allard comme celles d'Imam Bakhsh, celles de Ventura (qui a tout inventé de sa carrière napoléonienne en se créant de toute pièce une légende de sabreur de l'Empire, depuis la bataille de Wagram jusqu'à la campagne de Russie!)⁵⁸ comme les souvenirs nettement plus tardifs de Feuillet, il pourrait y avoir encore quelque part bien des illustrations des *Fables* de La Fontaine exécutées par des artistes indiens, mais non penjabis, dans le royaume sikh du Penjab.

Ce qui, à la différence des miniatures illustrant les *Mémoires* de Court, caractérise les illustrations des fables par Imam Bakhsh est leur remarquable unité d'exécution. Comme si le maître avait tout supervisé, sinon réalisé lui-même, des personnages aux paysages et aux innombrables dessins d'animaux.⁵⁹ Un traitement bien différent de celui de certaines peintures, terminées ou non -je pense en particulier aux *darbars* du gouvernement du Penjab, celui de Philadelphie (USA)⁶⁰ et celui de Chandigarh⁶¹ que nous pouvons attribuer assez sûrement à Imam Bakhsh. Ce qui nous reste de cette collection porte donc la marque de l'un des meilleurs ateliers artistiques de Lahore, sinon le meilleur, à l'apogée du royaume du Penjab.

A commencer par les ornements géométriques des pages de garde et de tant d'autres espaces vides décorés de motifs réguliers, de cartouches et de rinceaux dans les deux volumes de cette édition: une décoration qui a toutes les caractéristiques et les couleurs de l'école moghole de Lahore telles qu'on peut les voir aujourd'hui encore dans les restes splendides des monuments ayant, plus que partout ailleurs en Inde, conservé leurs décors géométriques et floraux, leurs cartouches inscrits et leurs rinceaux si élégamment dessinés sur les tuiles vernissées.⁶² Décoration que l'on retrouve encore, si l'on cherchait plus loin, dans les admirables tapis tissés à Lahore dans les ateliers royaux, les *karkhanas*, depuis l'époque d'Akbar et évoqués avec émerveillement par les grands *Omrahs* de la cour moghole, tapis (et couvertures de selles) dont il reste de magnifiques exemples datant de Shahjahan dans le palais royal de Jaipur.⁶³ Une décoration qui se voit enfin sur bien des manuscrits écrits et enluminés à Lahore, *Dar us-Sultanat* de l'empire moghol, même si le lieu de fabrication de ces manuscrits ne figure pas toujours dans les titres et colophons des exemplaires conservés.⁶⁴

Ce classicisme particulier des miniatures illustrant les *Fables* de La Fontaine remonte aux sources de l'école de Lahore, qui a ses origines probables dans les réalisations artistiques et architecturales en cette ville de Kamran Mirza, fils de Babur et donc frère d'Humayun. Kamran avait hérité du Penjab et de l'Afghanistan après la mort de son père en 1530, et il y avait élevé des édifices splendides recouverts de tuiles vernissées aux décors divers, dont plusieurs

survécurent jusqu'à l'invasion britannique du Penjab en 1849.⁶⁵ Autre source classique de l'inspiration d'Imam Bakhsh Lahori: le célèbre *Tutinama* de Nakhshabi, aujourd'hui pièce maîtresse de la Chester Beatty Library à Dublin, qui avait été copié pour Akbar dans les années 1580, avait appartenu à Shahjahan, et dont nous savons qu'il était dans la bibliothèque personnelle du général Allard à Lahore, lequel le prêta certainement à Imam Bakhsh lorsque se mit en place le programme d'illustration des *Fables* en 1837: trop de détails des miniatures d'Imam Bakhsh rappellent des éléments de ce *Tutinama* pour qu'il s'agisse d'une coïncidence ordinaire... Ce manuscrit passa d'ailleurs de la bibliothèque d'Allard dans celle de Feuillet de Conches, avant d'aller reposer dans la Chester Beatty Library.⁶⁶

Autre réminiscence indo-iranienne classique dans la série des fables illustrées par Imam Bakhsh, et qui, au delà de nombreux manuscrits persans de haute époque qui présentent des enluminures similaires, provient essentiellement d'un monument moghol de Lahore heureusement préservé de nos jours: c'est la décoration en tuiles vernissées des murailles Nord et Ouest du Fort de Lahore, ordonnées par l'empereur Jahangir, sur lesquelles se déroulent en longues processions lumineuses des scènes alliant la réalité de la vie de cour de l'époque aux visions aériennes des *Péris* ou *houries* ailées que l'on retrouve, *mutatis mutandis*, dans plusieurs illustrations d'Imam Bakhsh Lahori.⁶⁷ La présence à Lahore, vers 1830, de tant de monuments magnifiquement décorés de tuiles vernissées rappelant les splendeurs de la grandeur moghole ne pouvait qu'inspirer un milieu artistique que la paix et la prospérité retrouvées grâce à la politique sage et "secular" du Maharaja Ranjit Singh (r. 1799-1839) faisaient revivre après plus d'un siècle d'invasions, d'anarchie et de conflits politico-religieux.

C'est donc sur le portrait du Maharaja placé en frontispice que s'ouvre le tome 1 des *Fables* illustrées par Imam Bakhsh Lahori.⁶⁸ Un hommage voulu par le général Allard sans le moindre doute, rappelant celui du portrait du Maharaja qui ouvre le *Manuel militaire* traduit du français en persan par ses généraux français, mais sur lequel, à la différence du frontispice du *Manuel* où Allard et Ventura sont représentés en uniforme parlant avec Ranjit Singh,⁶⁹ ils n'apparaissent point. Cette dédicace illustrée des *Fables* a de nombreuses évocations culturelles, dont la moindre n'est pas de rappeler l'extraordinaire renaissance qui marqua les dernières années du règne de ce souverain: réminiscences du temps où Akbar gouvernait l'empire moghol à partir de Lahore (de 1584 à 1598) et où cette ville, de capitale du Penjab, se retrouvait capitale de l'Empire et qu'y fonctionnaient les grands ateliers impériaux. Les multiples copies de l'*Ain-i-Akbari* d'Abul Fazl faites à Lahore vers la fin des années 1830 rappellent d'autant plus explicitement cette mémoire du grand empereur moghol que l'une d'entre elles présente sur une double page une scène de la cour d'Akbar, et une de la cour de Ranjit Singh.⁷⁰ Une autre implication semble montrer l'élaboration consciente à Lahore d'une présentation de Ranjit Singh comme souverain universel par la renaissance du souvenir d'Alexandre le Grand à travers les différents *Shahnama* et *Sikandarnama* copiés dans les ateliers lahoris vers la même époque,⁷¹ et dont certains ont les pages ornées en bordure du même liseré de feuilles d'or et de fleurs alternés que celles des *Fables* de La Fontaine, provenance probable d'un même atelier.⁷² Sans revenir sur ce que nous avons écrit de l'importance de ces deux ouvrages, le *Shahnama* et le *Sikandarnama* à partir du *Khamsa* de Nizami, dans l'enseignement du persan et dans la culture générale du Penjab sous le gouvernement de Ranjit Singh⁷³, rappelons seulement l'enthousiasme avec lequel le Maharaja apprit du général Ventura, en juin 1830, que venait probablement d'être découverte à Manikyala la tombe de Bucéphale, le cheval d'Alexandre, mort juste après la bataille de "Jhelum" contre le roi Porus et enterré par son maître près du champ de bataille. Alexandre d'ailleurs fonda peu de temps après

en son honneur, à côté de la tombe, la ville de Bukephalopolis.⁷⁴

Tel est, dans ses grandes lignes, le contexte classique du royaume sikh du Penjab dans lequel s'insère l'illustration des *Fables* de La Fontaine par Imam Bakhsh Lahori. Contexte classique de l'art moghol que renforcent encore bien des détails, comme les nuages et les montagnes aux formes chinoises qui remontent à l'art persan et aux artistes iraniens ramenés par l'empereur Humayun à Delhi en 1555. Comme il se doit, les éléments penjabis dominent dans les splendides paysages, les sommets montagneux qui semblent être couverts de neige rappelant le piémont himalayen, les forêts denses et les riches campagnes, les scènes des villes, des villages et des champs, et les incomparables couchers de soleil d'Imam Bakhsh qui s'irisent d'ors chatoyants et de couleurs somptueuses sur le calme de la campagne ou sur la cruauté des mondes humains et animaux. Mireille Lobligeois s'est appliquée à décrire avec un certain détail les représentations animales d'Imam Bakhsh.⁷⁵ Nous nous sommes quant à nous attaché à relever les différentes figures humaines qui animent ses miniatures, depuis le souverain botté et coiffé du chapeau persan, reminiscence de Nadir Shah et des menaces iraniennes sur l'Inde du nord, jusqu'aux populations fidèlement reproduites des villes, bourgeois riches et pauvres gens livrés parfois à leurs occupations les plus intimes, peuples des campagnes occupés à leurs tâches quotidiennes, cultivateurs, forestiers, bûcherons, chasseurs, journaliers, voyageurs, voleurs et vagabonds.⁷⁶

Chacun, en les regardant, fera ses propres observations sur le petit peuple de santons qui animent les peintures d'Imam Bakhsh Lahori.⁷⁷ Soulignons pourtant, en ce qui nous concerne, quelques éléments particuliers, modernes ou occidentaux, dans ces miniatures, depuis la lunette que tient l'astronome tombant dans un puits, et qui est une copie de celles utilisées sur les champs de batailles par les militaires européens au début du XIXe siècle, jusqu'aux quelques officiers français et italiens, l'un d'entre eux peut-être Avitabile, que l'on voit sur certains dessins. Quelques soldats mêlés à la foule ou se déplaçant dans le champ de l'artiste viennent des brigades françaises du Penjab, et l'on y reconnaît particulièrement les *Najibs* d'Avitabile. Les deux bateaux de la fable "L'huître et les plaideurs" sont des vaisseaux européens de haut bord du XVIIème plutôt que du XVIIIème siècle. L'introduction des ombres des personnages, humains et animaux, et leur traitement sont deux des aspects nouveaux, intéressants, de l'évolution de l'art dans l'atelier d'Imam Bakhsh, sinon de l'école de Lahore tout entière.⁷⁸ Surtout, il nous faut noter, nouveauté dans l'art indien et signature, si j'ose dire, d'Imam Bakhsh, les volets en forme de persiennes de Provence et d'Italie qui ornaient les résidences des officiers européens à Lahore, et que l'on retrouve dans les *Fables* de La Fontaine comme dans d'autres manuscrits ornés de peintures anonymes que leur style, et leurs persiennes, rattachent à l'atelier d'Imam Bakhsh.⁷⁹

Mais la plus remarquable synthèse ou symbiose tentée, et peut-être réussie, par Imam Bakhsh, même si l'ensemble du dessin nous donne une certaine sensation de baroque ou de bizarre, reste son illustration du "Songe de Vaux" où le ciel est parcouru de nuages chinois selon l'antique tradition iranienne et moghole, mais où Jupiter en personne, dans une nudité héroïque, la tête entourée du halo doré des Bouddha gandhariens, des saints chrétiens et des empereurs moghols, trône sur un siège ressemblant à ceux sur lesquels Ranjit Singh aimait s'asseoir pour se faire croquer le portrait par des artistes tant indiens qu'européens. Nous avons ici le plus étonnant clin d'oeil que nous ai fait Imam Bakhsh par delà les âges qui aujourd'hui nous séparent de lui, car le Père des Dieux n'est autre que le

général Allard.⁸⁰ Un général Allard qui sourit avec détachement en contemplant Mars et Vénus qui reposent dans un lit après leur amour adultère⁸¹, pendant que s'affairent sous lui et autour d'eux les dieux ou demi-dieux Phébus, Cupidon et Vulcain curieusement ailés comme le sont les anges, séraphins et chérubins qu' Akbar et Jahangir autorisèrent les missionnaires jésuites à faire représenter dans leurs palais impériaux, y compris dans le Fort de Lahore où ils ont été récemment découverts et dégagés.

* Alors que le monde occidental s'enthousiasmait pour les miniatures mogholes classiques, il était quasiment admis qu'il n'y avait eu que décadence et mièvreries dans les réalisations artistiques des états successeurs. William Archer, dans son *Painting of the Sikhs* (1966), n'arrivait pas à remplir dix pages de son livre sur la période 1799-1840 qu'il intitulait "The Court of Ranjit Singh".⁸² F.S. Aijazuddin, publiant un peu plus tard les quelque 89 "Sikh portraits" du Musée de Lahore, n'avait pas un seul nom à avancer sur les artistes qui les avaient exécutés.⁸³ De son côté, B.N. Goswamy, étudiant 20 documents concernant quelques *Painters at the Sikh Court*,⁸⁴ reconstituait avec érudition l'histoire d'une famille de peintres miniaturistes hindous ayant oeuvré dans les petites cours royales du piémont himalayen (d'où sa qualification de *Pahari School*, ou école des collines / montagnes) et qui, s'étant fixés dans le Penjab à la fin du XVIIIème siècle, furent à partir de 1810 patronnés par des chefs Sikhs. Cette oeuvre savante renforça l'opinion selon laquelle la peinture "sikhe" n'avait en fait été qu'une continuation, et une dégénérescence, de l'école paharie. "Even when we come to the 19th century, to which Dr. Archer devotes such detailed attention, the names of Pahari painters working for Sikh patrons are difficult to come by. The Sikh painters we do hear about: Kishan Singh, Bishan Singh, Kehar Singh, Kapur Singh, even if we know little about them. There are two other names, those of Muslims, which are mentioned: Muhammed Bakhsh and Hasam-ud-Din; and the Delhi painter, Azam, puts in an appearance".⁸⁵

C'est la raison pour laquelle Mulk Raj Anand, publiant en 1981 une miniature du Musée de Chandigarh représentant Ranjit Singh et son darbar, signée d'Imam Bakhsh Lahori, mais datable au plus tôt de 1846,⁸⁶ faisait de cet artiste un disciple probable de peintres paharis.⁸⁷ J'avais pourtant dès 1979 appelé l'attention de mes collègues indiens sur les deux collections de miniatures d'Imam Bakhsh que nous venions de retrouver en France,⁸⁸ et en 1983 j'en publiais une première synthèse dans le *Journal of Sikh Studies* de l'Université d'Amritsar. Des conférences et des publications successives en Inde, en France et au Pakistan, nous ont permis de présenter les découvertes au fur et à mesure que nous les faisons, Barbara Schmitz et moi-même, lors de recherches en Inde, en Europe et aux Etats-Unis, et j'en présentais une nouvelle synthèse, illustrations à l'appui, dans l'exposition *Time and Life of Maharaja Ranjit Singh* que le Gouvernement du Penjab me demanda de monter en novembre 2001 dans le Maharaja Ranjit Singh Museum d'Amritsar pour le bicentenaire du "couronnement" de Ranjit Singh. Cette exposition présentait pour la première fois au public indien et penjabi, et leur présente encore, 38 reproductions des miniatures d'Imam Bakhsh conservées en France. Il est aujourd'hui possible de présenter de l'atelier d'Imam Bakhsh et de l'Ecole de Lahore, le tableau suivant.⁸⁹

Elle doit son origine en tant qu'école musulmane aux soins portés, nous l'avons dit, par le prince Kamran Mirza à embellir la ville capitale de sa province du Penjab. Qu'il y ait eu auparavant, et dès l'époque de Harsha si l'on identifie avec Lahore la grande ville "brahmanique" du royaume de Takka visitée par Hiuen Tsang vers 630, une activité artistique et culturelle dans cette ville n'est plus attesté aujourd'hui que par les débris de sculptures hindoues retrouvées dans les fouilles menées dans le Fort de Lahore après l'indépendance. L'apogée

de Lahore, tant au niveau politique que culturel et architectural, se place d'Akbar à Dara Shikoh, en gros de 1560 à 1657, car même après le départ de Shah Jahan et sa passion à se faire construire une nouvelle capitale, Shajahanabad, dans les environs de Delhi, il resta fidèle à Lahore qu'il embellit de constructions magnifiques, comme contribuèrent à le faire en même temps que lui sa belle-mère Nur Jahan (l'épouse préférée de son père Jahangir), son beau-père Asaf Khan (frère de Nur Jahan et père de Mumtaz Mahal, la dame du Taj Mahal, épouse préférée de Shah Jahan), puis son fils aîné et préféré Dara Shikoh pendant son séjour à Lahore comme gouverneur du Penjab. Dara Shikoh, mais aussi son épouse, édifièrent à Lahore de splendides monuments, résidences, bazars, un marché aux chevaux, des caravansérails et des mosquées, tous ornés de peintures et de tuiles vernissées magnifiques, qui avaient été préservés durant la période sikhe et ne furent détruits qu'après l'annexion du Penjab par les autorités anglaises en 1849.

La grandeur de Lahore à cette époque tenait à la haute culture de ses élites comme à la qualité de l'enseignement qui y était dispensé. La tombe en grande partie conservée, mais menacée, d'Ali Mardan Khan à Lahore est l'un des plus beaux témoignages de l'art moghol par la perfection mathématique de ses courbes comme par l'extraordinaire profusion des couleurs conservées dans les tuiles vernissées qui décorent encore les portes du jardin et les quatre porches du mausolée. La tombe d'Asaf Khan lui-même, beau-frère de Jahangir et beau-père de Shah Jahan, n'est pas moins belle, mais est également menacée de rapide dégradation. La perfection sublime, aux courbes mathématiques allongées, difficiles et parfaites, de ces monuments moghols de Lahore ne se comprend vraiment que si l'on sait que l'architecte du Taj Mahal, Ustad Ahmed, venait d'une vieille famille Chugutaï établie à Lahore, d'où Shah Jahan le tira pour utiliser ses services à Agra, puis à Shajahanabad. C'est Ustad Ahmed, rappelons-le, qui avait construit le splendide palais d'Asaf Khan à Lahore... Enfin, dernière preuve présentée ici du haut niveau des mathématiciens et astronomes de Lahore, soulignons le nombre d'astrolabes d'excellente qualité faits dans cette ville dans les années 1660-1670, et que l'on trouve dans un peu tous les musées du monde, depuis celui du Rort Rouge de Delhi jusqu'à celui de l'Institut du monde arabe à Paris.

Une culture de ce niveau ne se laisse pas facilement dissiper par les circonstances politiques les plus funestes. Même pendant l'une des périodes les plus sombres de l'histoire du Penjab, celle qui va de la mort d'Aurangzeb (1707) à la capture de Lahore par le jeune Ranjit Singh en 1799, on continua de construire à Lahore, à l'intérieur des remparts où vivait le petit peuple, et à Begumpura où vivait magnifiquement hors-les-murs l'élite politique et financière du *souba* du Penjab. Des artistes continuèrent donc à décorer résidences et édifices publics, même si l'ampleur des travaux et les rémunérations perçues n'étaient plus celles que leurs ancêtres avaient connues sous un Akbar, un Jahangir, une Nur Jahan, un Asaf Khan, un Shah Jahan et un Dara Shikoh. Même si vers la fin du XVIIIème siècle les quelques peintres paharis étudiés par B.N. Goswamy vinrent s'installer dans le Penjab et entrèrent au service de plusieurs potentats sikhs, ils n'étaient pas les seuls, loin de là, à exercer leur art dans l'ancien *souba* de Lahore. L'artiste anonyme qui illustra vers 1730 le magnifique exemplaire des *Janamsakhi* aujourd'hui connu sous le nom de B 40 montré à quel niveau poétique et artistique un peintre pouvait s'élever dans quelques-unes des heures les plus tragiques de l'histoire du Penjab.⁹⁰

Si nous savons trop peu de choses sur les artistes qui continuèrent à travailler et à créer dans la capitale du Penjab pendant les heures difficiles de cette terre, nous savons à tout le moins que le Maharaja Ranjit Singh n'eut pas à faire appel

à des centaines d'artistes étrangers quand, juste après avoir pris Lahore, il entreprit de restaurer le Fort et de remettre en état les jardins de Shalimar. J'ai décrit ailleurs l'extraordinaire activité qui se développa dans le royaume du Penjab dès la prise de possession de Lahore par Ranjit Singh en 1799 et son "couronnement" en 1801 en ce qui concerne les grands monuments de Lahore (y compris la restauration des anciennes fortifications d'Akbar et la construction de nouveaux remparts et bastions pour chacune des douze portes de la cité), mais aussi ceux des autres villes du Penjab (Amritsar, Wazirabad, plus tard Peshawar et chacune des moyennes et petites villes du Penjab).⁹¹ Ce programme se développa plus largement lors de la phase de consolidation de l'Etat, après l'achèvement des grandes conquêtes de Ranjit Singh (vers 1820) pour reconstituer l'unité politique au sein du cadre géographique du pays. Loin de se confiner d'ailleurs au Penjab et aux activités du bâtiment et des beaux arts, un tel programme toucha aussi le Cachemire, où se poursuivait une tradition de copie de manuscrits et d'enluminure centenaire, mais qui vit une reprise de la fabrication et du commerce des châles sous la protection du Maharaja de Lahore. Les recherches novatrices de Frank Ames, celles publiées comme celles en cours, montrent l'évolution et les innovations décisives de la décoration des châles à cette époque, sous l'influence des commandes et des dessins français en particulier.⁹² Cette période est en effet celle qui vit l'engagement par le Maharaja des quatre généraux et de plusieurs colonels et instructeurs français dans l'armée du Penjab, avec un certain nombre d'officiers anglo-indiens et deux ou trois "américains". Le *Char Bagh-i-Penjab* de Ganesh Das illustre magnifiquement, doab après doab, le remarquable dynamisme des populations dans la reconstruction, l'embellissement et le développement de leurs villes, avec l'édification de nouveaux faubourgs et de nombreuses villas hors-les-murs grâce à la sécurité publique retrouvée.⁹³

Les plus grandes activités architecturales et d'embellissement de Lahore et du Penjab sous Ranjit Singh et ses successeurs jusqu'en 1849 furent sans doute les innombrables sanctuaires hindous et sikhs dont la construction, la restauration et même l'embellissement extérieur étaient fortement entravés par la législation de la *Sharia* en vigueur sous la domination musulmane. Le Harmandir, ou Temple d'Or d'Amritsar, fut l'un des grands chantiers du règne de Ranjit Singh, et j'ai rassemblé ailleurs nombre d'exemples, le palais de Nao Nihal Singh à Lahore par exemple, montrant la qualité des centaines d'artistes qui oeuvrèrent à la décoration des palais, des résidences, des jardins avec leurs *baradaris* et des sanctuaires qui s'élevèrent un peu partout dans le Penjab sous le règne de Ranjit Singh.⁹⁴ Nous ne savons rien de la plupart de ces artistes, car Ganesh Das ne cite pas beaucoup de noms en ce qui concerne les artistes peintres parmi les artisans des villes du royaume.⁹⁵ Mais tous ces artistes, répétons-le, ne descendirent pas des piémonts himalayens ni n'émigrèrent en masse de Delhi vers Lahore et Amritsar pour trouver du travail dans un Penjab dépeuplé de traditions, d'innovations et d'expériences artistiques. Il y eut certes une école cachemirienne et une école pahari qui oeuvrèrent dans la ville de Lahore et sur les autres grands chantiers du Penjab. Il y eut certainement des artistes venant de Delhi et du Rajasthan. Mais la plupart des artistes étaient sans le moindre doute penjabis, voire lahoris. Ils avaient survécu comme ils avaient pu pendant les périodes les plus sombres du XVIIIème siècle, et ils reprirent leurs pinceaux et leurs couleurs quand l'occasion s'en présenta grâce au Maharaja Ranjit Singh.

Ce fut le cas d'Imam Bakhsh, dont le surnom même atteste l'origine lahorie. L'intéressante étude d'Abdulah Chagatai, en ourdou, sur les artistes penjabis n'apporte pas grandes précisions quant aux origines de cet artiste, ni sur sa famille et son atelier. Qu'il y eut atelier est confirmé par les différentes mains que l'on peut discerner dans l'impressionnante production que nous pouvons dorénavant attribuer à ce représentant de l'école de Lahore: Barbara

Schmidt et moi-même avons identifié plus de 85 manuscrits et collections de peintures étant sortis de ses officines, dispersés aujourd'hui dans toutes les bibliothèques et musées en Inde, en Europe et aux Etats-Unis.⁹⁶ Et nous n'avons pas encore eu la possibilité d'explorer les bibliothèques publiques et privées du Pakistan, ni celles des universités et musées de Lahore. Il y a donc promesse de belles récoltes, que les recherches en cours de Rukhsana David (Kinnaird College, Lahore) devraient éclairer magistralement. En attendant la publication de ses travaux, je renvoie une fois de plus à l'étude de Barbara Schmitz et de moi-même sur Imam Bakhsh Lahori pour les détails concernant les manuscrits et les collections retrouvées aujourd'hui.⁹⁷

Ce qu'il est possible à présent de cerner un peu plus de cet atelier est le milieu politique et culturel qui s'intéressa à lui, le protégea, lui passa des commandes et assura ainsi sa progressive émergence, puis son éminence pour illustrer au mieux ce que nous appellerons dorénavant l'école lahorie.

En premier lieu, le Maharaja, dont tout le monde reconnaît l'extraordinaire intelligence et la phénoménale mémoire, tout en répétant *ad nauseam* qu'il ne savait ni lire ni écrire, et qu'il était donc illettré. Oui, Ranjit Singh était illettré. Mais reconnaissons que ce terme, appliqué également à l'empereur Akbar, ne veut nullement dire inculte. Et Ranjit Singh, qui avait son *kitabkhana*⁹⁸ et ses collections de miniatures favorites,⁹⁹ qui connaissait son *Sikandarnama* et qui s'extasiait devant la beauté d'un superbe exemplaire calligraphié du *Koran*, était un souverain éclairé, certes, et libéral, mais aussi cultivé. Plusieurs représentations du Maharaja, datées ou non, sont l'oeuvre d'Imam Bakhsh lui-même. Et sa présence tant sur le frontispice des *Fables* de La Fontaine que sur celui du *Manuel militaire* traduit du français en persan par les généraux Allard et Ventura, est non seulement un hommage précieux à la culture du Maharaja, mais aussi une indication de cette relation intime et amicale qui, dans le domaine culturel autant que militaire, unissait le Maharaja sikh à ses officiers "français".

C'est au général Allard, nous l'avons vu, que l'on doit la mise en oeuvre de l'illustration des *Fables* de La Fontaine par Imam Bakhsh Lahori. Et c'est peut-être à Ventura que l'on doit, si tant est qu'on la retrouve un jour, une seconde série d'illustrations des *Fables* faites dans les montagnes autour de Mandi en 1840, sous le règne du Maharaja Kharak Singh. Le général Court, lui, nous dit avoir eu Imam Bakhsh à son service et l'avoir fait travailler à l'illustration de ses *Mémoires*. J'ai depuis longtemps signalé que toutes les gravures (sauf une) qui illustrent le *Thirty-Five Years in the East* du Dr. Honigberger, paru en 1852, proviennent de miniatures exécutées par Imam Bakhsh, ou dans son atelier.¹⁰⁰ J'en ai reproduit un certain nombre dans l'exposition du bicentenaire du Maharaja Ranjit Singh à Amritsar.¹⁰¹ Une preuve supplémentaire, si besoin était, de l'identité de l'atelier où fut produite la collection d'Honigberger, dont les peintures originales n'ont pas encore refait surface, est la mention, dans les *Mémoires* de Court, d'une peinture d'Imam Bakhsh représentant un "Cuirassier" d'Allard qui ne se trouve plus dans les miniatures de Guimet, mais dont la gravure illustre l'ouvrage d'Honigberger.¹⁰²

C'est aussi peut-être autour du *Fauj-i-khas* que tourne le manuscrit illustré du *Qissa-i Kamrup va Kamlata* de la Bibliothèque nationale de France signalé dans notre étude sur Imam Bakhsh,¹⁰³ et dont les 89 illustrations portent beaucoup plus la marque des disciples que du maître. Ecrit et illustré en 1834-1835, il fut déposé en 1838 par Émile Jomard à la Bibliothèque nationale, et il pourrait provenir d'un don ou d'une vente de Ventura en 1838, comme en proviennent probablement plusieurs miniatures détachées faites dans le royaume du Penjab et qui, de temps à autre, sont passées dans les salles de vente ou les boutiques d'antiquaires parisiens.¹⁰⁴ Plus explicite est l'origine

du *Qissa-i-Chahar Darwesh*, de l'Université de Chandigarh,¹⁰⁵ dont l'origine remonte à la bibliothèque de Diwan Ajudhya Prasad, le *bakshhi*¹⁰⁶ et l'un des généraux de brigade du *Fauj-i-khas* qu'il commandait lors de la célèbre bataille de Firozeshah en décembre 1845.¹⁰⁷ Sa famille avait servi les officiers français au service marathe, le général Perron et le colonel Bourquien, particulièrement en 1801-1803.¹⁰⁸ Lui-même avait montré une fidélité exemplaire à son unité militaire, le *Fauj-i-khas*, en refusant vers 1835 l'offre de Ranjit Singh de prendre le commandement du *Kampu-i-mualla*, l'ensemble des unités régulières du royaume sous commandement indigène, déclarant franchement au Maharaja qu'il souhaitait continuer à servir sous les ordres d'Allard et de Ventura.¹⁰⁹ Officier militaire, mais aussi diplomate avisé, frère ou cousin du Raja Dina Nath, le tout puissant ministre des finances et des renseignements de Ranjit Singh, Ajudhya Prasad était également un homme de culture. Les miniatures ornant ce manuscrit daté de 1838-1839 sont pour la plupart, à quelques exceptions près qui sont très proches de celles des *Fables*, oeuvres non du maître, mais des disciples dans son atelier. Le hasard de découvertes futures peut fort bien révéler d'autres manuscrits de sa bibliothèque, ou de celle de Dina Nath lui-même, illustrés par Imam Bakhsh Lahori.

Quant à l'étonnant programme de copies splendides du *Shahnama*, du *Sikandarnama* et de l'*Ain-i-Akbari*, programme qui se développa à Lahore vers la fin du règne de Ranjit Singh et dont de magnifiques manuscrits sont conservés au National Museum de Delhi,¹¹⁰ au Punjab State Archives de Patiala, à l'Asiatic Society de Calcutta et probablement dans plusieurs collections étrangères, il serait tentant d'en faire remonter la source et l'idéologie, si on la sent bien ainsi, aux célèbres frères Fakir, une vieille famille lahori originaire de Bokhara et dont les deux aînés, Fakir Aziz ud-Din et Fakir Nur ud-Din, occupaient deux des postes les plus élevés dans la hiérarchie politique du royaume. Aziz ud-Din était le ministre des affaires étrangères, l'ami proche et fidèle et le médecin personnel de Ranjit Singh. Les généraux français, Allard en particulier, étaient liés d'estime et d'amitié avec les membres de cette famille, et le général Court passait à juste titre pour un expert sur Alexandre le Grand non seulement aux yeux des personnes cultivées du royaume du Penjab, mais auprès des sociétés asiatiques de Calcutta et de Paris qui, nous l'avons rappelé plus haut, publièrent dans leurs journaux respectifs ses articles sur les marches d'Alexandre dans le Penjab et l'Afghanistan. L'apparition de multiples copies de ces oeuvres remarquables, en de grands in folio ornés d'illustrations quelquefois somptueuses, et dont toutes ne sortent point de l'atelier d'Imam Bakhsh Lahori, mais dont les grandes pages ont souvent la bordure de feuilles et de fleurs dorées semblable à celles des pages des *Fables* de La Fontaine, tout cela montre une volonté aidée de moyens importants pour faire passer un message culturel et politique que la mort du Maharaja en juin 1839 ne permit sans doute ni de développer, ni tout simplement d'expliciter.

* Si Imam Bakhsh Lahori fut l'un des plus grands artistes peintres du Penjab, un artiste dont l'*akmé* se situe pendant le règne de Ranjit Singh et de ses descendants jusque vers 1849, si son atelier fut l'un des plus florissants de Lahore et si l'un de ses parents ou disciples, Muhammed Bakhsh, nous a laissé le seul dessin, grande miniature splendide de 1851 représentant le darbar du Nawab de Bahawalpur, sur lequel se distinguent les drapeaux tricolores qui flottaient, ornés de leur devise sikhe,¹¹¹ sur les régiments français du royaume du Penjab, comment se fait-il que lui et son atelier aient si complètement disparu de l'histoire au point qu'il fallut attendre nos recherches pour le ressusciter?

Puisqu'il s'agit d'expliquer une absence et de parler d'un silence, nous ne pouvons qu'avancer des hypothèses appuyées sur certains faits d'archives dont l'interprétation peut être diverse, multiple, et donc contestée.

La première raison en est très certainement le choc des deux guerres anglo-sikhes: celle de 1845-46 avec la première occupation anglaise du Penjab et un premier dépècement de l'Etat, celle de 1849 suivie de l'annexion de ce qui restait du royaume de Penjab à l'Inde britannique. La violence des combats, les deux échecs sanglants des armées anglaises à Firozeshah (décembre 1845 face au *Fauj-i-khas*) et Chilianwala (janvier 1849, qui déclencha une tempête au Parlement britannique et entraîna le rappel du commandant en chef de l'armée des Indes), le massacre par les canons anglais tirant à mitraille pendant des heures sur les troupes penjabies en retraite à travers le fleuve Sutlédje après la bataille de Sobraon (10 février 1846), tout cela et bien d'autres aspects de ces deux guerres sanglantes avaient laissé un souvenir amer des deux côtés, vainqueurs comme vaincus.¹¹² L'annexion pure et simple de l'Etat par l'East India Company en mars 1849, l'exil du petit Maharaja Dalip Singh en Angleterre, la mainmise anglaise sur les joyaux de la couronne, dont le fameux diamant *Koh-i-nur* qui est aujourd'hui encore le fleuron de la couronne britannique,¹¹³ les répressions violentes et les pendaisons sommaires qui suivirent instantanément les tentatives de rébellion à Lahore et dans le Penjab, tout cela, soigneusement gommé de l'historiographie impériale de l'Inde anglaise, n'avait pas été aussi facilement oblitéré de la mémoire collective des populations du Penjab. Tels étaient d'ailleurs les sentiments des premiers occupants britanniques de Lahore à l'égard des populations locales qu'il avait même été envisagé de faire sauter et de raser la ville afin d'éradiquer tout témoignage, et donc toute mémoire, de la grandeur passée et récente de la capitale du Penjab.¹¹⁴

Cette politique visa particulièrement ce qui rappelait la présence française, et elle fut appliquée de multiples et subtiles façon. Les unités françaises de l'armée de Lahore, qui avaient opposé la résistance la plus déterminée aux régiments anglais, furent débandées, une infime partie en étant versée dans les premières unités de police du Penjab britannique. Pour le reste de l'armée, instruction fut donnée de passer le plus rapidement possible, mais sans antagoniser les troupes, du système français au système anglais d'exercices et d'entraînement. Plus symboliquement, et dès 1846, alors que ce qui restait du Penjab indépendant était occupé par une force armée britannique, Henry Lawrence, nommé "Resident" auprès du gouvernement du Penjab, s'installa sans état d'âme dans la résidence d'Allard et Ventura à Anarkali, ancien quartier général du *Fauj-i-khas*, où il prépara souterrainement la seconde guerre anglo-sikhe et l'annexion définitive du Penjab en fonction des instructions secrètes qui lui parvenaient de Calcutta. Quant aux troupes d'occupation anglaises, elles s'installèrent, sans état d'âme non plus, dans les casernements modernes du *Fauj-i-khas*, à Anarkali, jusqu'à la destruction de ce site lorsqu'après l'annexion du Penjab les nouveaux "Cantonments" britanniques furent construits au delà de la ligne toute neuve du chemin de fer.

Chacun dut s'accommoder des nouveaux maîtres. Les artistes quant à eux, devant la décapitation des élites indigènes du Penjab, durent chercher de nouveaux patrons, et de nouveaux clients. Les "Company paintings" n'avaient pas alors la cote qu'elles ont aujourd'hui dans les grandes salles de vente de Londres ou de New York. Je crois que nous pouvons sans trop de marge d'erreur attribuer le plus bel ensemble de peintures penjabies conservées dans la British Library (ex-IOLR, où elles sont rares) à Imam Bakhsh Lahori lui-même: ensemble homogène dont deux miniatures au moins portent en anglais la date de 1838.¹¹⁵ Au delà des nombreuses reminiscences de peintures de personnages des districts dans lesquels les officiers français, et Court, avaient opéré (Wazirabad, Bannu-Tank, Peshawar etc.), au delà de la référence à un lancier de la cavalerie d'Allard,¹¹⁶ au delà encore d'une peinture décrivant "un couple de bergers de caste *Gaddi* de Chamba" qui est la ville d'origine de Bannou Pan Deï, générale Allard,¹¹⁷ ce qui rattache le plus clairement

cet ensemble à Imam Bakhsh Lahori lui-même est le “Man and woman of Kafiristan” (*Add. Or. 1355*), copie partielle du splendide dessin d’Imam Bakhsh mentionné par Court dans ses *Mémoires*, et dont la peinture originale à quatre personnages, les parents et leurs deux enfants, est conservée dans le Musée Guimet.¹¹⁸

Que les artistes penjabis aient plutôt évité de travailler pour les nouveaux maîtres semble se dégager de la lettre écrite en 1866 par A.W Honner, officier au 1er régiment de Grenadiers (Bombay) alors dans le Penjab: “I have not succeeded in engaging a good painter. I can get nothing done for me while I move about the country as natives distrust all the English”.¹¹⁹ Nous avons, Mildred Archer, Barbara Schmitz et moi-même, essayé de retrouver ensemble, de Patiala jusqu’à Shimla, les derniers feux de cette école Lahori après l’annexion du Penjab. Les réserves du Musée de Shimla, visitées en compagnie de Mildred Archer, conservent un ensemble de dessins non datés illustrant des maladies du cheval et signés “*Amal Imam Bakhsh Musawar Lahori*” (“œuvre d’Imam Bakhsh le peintre de Lahore”). Le même ensemble conserve un “*Shabia Bonapart Badsha i-France*” non signé (“Représentation de Bonaparte empereur de France”)¹²⁰ qui pourrait être d’Imam Bakhsh également. La dernière oeuvre connue, car signée elle aussi, de notre artiste peintre est le grand dessin conservé dans le Chughtai Museum de Lahore: il représente le Maharaja Sindhia de Gwalior tirant de l’arc dans une vaste salle sous les yeux de quelques courtisans, et il est daté de 1281 de l’Hégire, soit 1864-1865. S’il s’agit bien, comme je le pense,¹²¹ de notre Imam Bakhsh, cet artiste aurait peut-être achevé ses quelque quarante années de carrière dans un des plus grands Etats princiers de l’Inde, et non dans “British India”.

Nous avons, Barbara Schmitz et moi-même, suivi jusque vers les années 1880 les dernières copies de peintures inspirées des miniatures sorties de l’atelier d’Imam Bakhsh. Mais à cette époque les autorités britanniques ne le connaissaient pas, puisque en 1872 B.H. Baden-Powell, dans son *Handbook of the Manufactures and Arts of the Punjab* publié à Lahore, ignorait jusqu’à son existence. Les rares noms d’artistes penjabis rassemblés par W. Archer en 1966, et cités dans cette étude, étaient ceux, tardifs et de qualité secondaire, qui oeuvrèrent dans le Penjab après l’annexion britannique.¹²² Ma conférence illustrée de diapositives dans le Senate Hall de l’Université d’Amritsar en septembre 1979,¹²³ la miniature d’Imam Bakhsh publiée par Mulk Raj Anand en 1981 et ma publication détaillée de 1983¹²⁴ marquent la renaissance de ce grand artiste penjabi.

En 1989 l’Ambassade de France à New Delhi, sur ma proposition et avec l’accord du commissaire¹²⁵ et de la commissaire-adjointe de l’Année de France en Inde¹²⁶, fit une place d’honneur à Imam Bakhsh en faisant publier par l’Imprimerie nationale et la Réunion des Musées nationaux (RMN) la collection complète des illustrations des *Fables* de la Fontaine par cet artiste de Lahore. De cet ouvrage déjà cité,¹²⁷ qui connut un succès considérable en France et est encore réimprimé de nos jours, 700 exemplaires furent offerts par l’Ambassade de France en cadeau (livre de prestige) à d’éminentes personnalités indiennes, dont celles de la culture et certains spécialistes de l’histoire de l’art.

Ces derniers ont ainsi pu commencer, en Inde comme au Pakistan,¹²⁸ à redonner place au moins à Imam Bakhsh, sinon encore à cette école de Lahore, dans leur enseignement, leurs recherches et leurs publications. Restait à ramener pour une exposition la splendide collection de ces miniatures dans leur(s) pays d’origine, afin que puissent les voir de leurs yeux les gens d’aujourd’hui. Je ne désespère pas d’exposer un jour l’ensemble des miniatures d’Imam Bakhsh Lahori pendant un ou deux mois dans le Musée de Lahore.

Je suis extrêmement heureux que nous ayons pu ces jours-ci exposer celles illustrant les *Fables* de La Fontaine dans le National Museum de Delhi (2005), puis dans le Prince of Wales Museum de Mumbai (2006).

Notes

¹ Expert détaché auprès de l'Université de Delhi. Commissaire de l'exposition *Life and Time of Maharfaja Ranjit Singh* (Amritsar, Penjab, Inde, 2001), Commissaire scientifique, avec Mme Christiane Sinnig-Haas, des expositions *Jean de La Fontaine et Imam Bakhsh Lahori* (New Delhi 2005, Mumbai 2006).

² La Fontaine traduisit et publia en français la *Vie d'Esopé* de Planude, traduction qui est parfois, pas toujours, publiée avec le recueil des *Fables*.

³ *Pañcatantra. Traduit du sanskrit et annoté par Edouard Lancereau. Préface de Louis Renou*, Gallimard, Paris, 1965, pp. 9-44.

⁴ Lire ce livre délicieux, amusant, érudit: *Les vies antérieures du Bouddha. Contes présentés par Alfred Foucher et illustrés par Jeannine Auboyer*, Paris, PUF, 1955. Voir pp. 168-173 pour ce qui est de l'Unicorne / la Licorne.

⁵ Sous le nom des saints Barlaam et Joasaph / Josaphat. Cela n'est pas une histoire animale, mais montre les liens entre réalités bouddhiques d'Asie centrale aux VIème-VIIème siècles ap. J.C. et le monde byzantin (saint Jean Damascène) et européen (Jacques de Voragine, XIIIème siècle). Voir Henri de Lubac, *La rencontre du Bouddhisme et de l'Occident*, Paris, 1955, pp. 28-32.

⁶ René Radouant, dans son introduction à l'édition des *Fables* dans les Classiques Hachette, Paris, 1929, précise: "Le Moyen Age ne lui a rien fourni. Il ignorait les Ysopets (dérivé d'Esopé) et les fables de Marie de France et les Bestiaires, même le *Roman de Renard*, sauf peut-être ce qui lui en serait venu de tradition orale", p. XXIX.

⁷ Il existe un *Pañcatantra* dit "du sud" par opposition à tout un ensemble de textes évidemment "du nord".

⁸ Par un Monsieur de Sancey, selon la graphie du XVIème siècle.

⁹ Pilpay, l'auteur supposé du *Pañcatantra*, est qualifié de "sage indien" ou de "philosophe indien" quand on parle de lui au XVIIème siècle.

¹⁰ Il s'agit de l'*Histoire des choses mémorables advenues tant ès Indes orientales que autres pays*. Voir sur ce point J.-M. Lafont, "Les Indes des Lumières de 1610 à 1840", in François Gros (éd.), *Passeurs d'Orient. Encounters between India and France*, Ministère des Affaires étrangères, Paris, 1991, pp. 13-40 (texte bilingue, français et anglais. Nombreuses illustrations en couleur et noir et blanc). Les documents originaux étaient fournis à du Jarric par les membres de son ordre au Portugal. On note une réédition des trois volumes en 1628, puis l'oeuvre sombra dans un oubli complet..

¹¹ La traduction anglaise du volume 2, qui décrit l'empire d'Akbar, a été faite en 1929 par C.H. Payne. Elle a été réimprimée à Delhi en 1979.

¹² Si ce terme avait un sens à cette époque. Je parle plus particulièrement des rééditions en Hollande et Suisse, parfois si grossièrement ou si rapidement faites que les gravures originales sont reproduites inversées, et les sigles aussi, tel celui de la VOC (Compagnie des Indes hollandaise).

¹³ D'où provient dans La Fontaine la graphie de "Pilpay". Ce livre fut réimprimé à Paris en 1698 sous le titre *Fables de Pilpay, philosophe indien, ou la Conduite des Rois*, bénéficiant à son tour de la renommée des *Fables* de La Fontaine.

¹⁴ Bernier, retour des Indes, arriva à Marseille en avril 1669. Il était à Paris en 1670. Il écrivit pour Mme de La Sablière son *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, dont le premier volume parut en 1674, et quelques autres textes philosophiques qu'il reproduisit dans le *Journal des Savants* de 1688.

¹⁵ Le fameux "Discours à Madame de La Sablière", tantôt rattaché au livre IX, tantôt au livre X, paraît dans le recueil dont l'achèvement d'imprimerie est daté du 8 mai 1678.

¹⁶ Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, Paris, 1950, pp. 157. Schwab, qu'Edward Said absout miraculeusement du péché d'orientalisme, rappelle que c'est Bernier qui mit la Fontaine en relation avec d'Herbelot de Molinville. Egalement Jean Biès, *Littérature française et pensée hindoue des origines à 1950*, Paris, 1974, pp. 40-50.

¹⁷ Le premier recueil des *Fables* connaîtra près de quarante impressions du vivant de La Fontaine.

¹⁸ Sur ce point, J.-M. Lafont, *Mémoire sur l'Inde, par Piveron de Morlat*, sous presse aux éditions Les Indes savantes. A paraître fin 2006.

¹⁹ Je renvoie sur ce point à quelques ouvrages récents d'excellents historiens américains: H.G. Unger, *La Fayette*, Hoboken, New Jersey (USA), 2002, et J.-A. Greene, *The Guns of Independence. The Siege of*

Yorktown, 1781, Savas Beatie, New York, 2005. Le vieil ouvrage de St. Bonsal, *When the French were here. A Narrative of the Yorktown Campaign*, New York 1945, se lit toujours avec plaisir. Rappelons qu'à Yorktown, le 19 octobre 1781, le général Cornwallis se fit porter malade et donna ordre à son second de se rendre à Rochambeau, qui refusa de recevoir sa reddition puisqu'il servait, lui rappela-t-il, sous les ordres du général Washington, à qui il le renvoya. Les Franco-Américains capturèrent ainsi 8.000 hommes, 162 canons, 22 drapeaux et 40 vaisseaux. Cette victoire mit fin aux opérations militaires en Amérique du nord, et elle marque donc l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique.

²⁰ Considérations largement développées dans l'introduction de mon *Piveron de Morlat*, sous presse. On pourra se référer en attendant à mon étude intitulée "Observations sur la présence militaire française dans les Etats indiens, 1750-1849", in J. Weber (éd.), *Les Relations entre la France et l'Inde de 1673 à nos jours*, Les Indes savantes, Paris, 2002, pp. 119-153.

²¹ Je me permets pour cette exception, et pour les conclusions que l'on pourrait en tirer, de renvoyer à mon chapitre "Les Français de Lahore" paru dans l'ouvrage collectif *Pakistan. Un autre regard* publié par Delphine Evmoon aux éditions Perspectives internationales, Paris, 2005, pp. 188-197.

²² Voir sur tout cela J.-M. Lafont, *La présence française dans le royaume sikh du Penjab. 1822-1849*, Paris, PEFEO, 1992, le chapitre "Les antécédents", pp. 78-116. Désormais cité *La présence française... Voir également mon Piveron de Morlat*, sous presse.

²³ Voir mon chapitre "From Takht-i-Bustan to Lahore. French and Italian Officers in Persia and the Punjab 1816 to 1846", in E. Errington (ed.), *From Persepolis to Punjab*, British Museum, Londres (sous presse).

²⁴ Mon ouvrage cité note 23, *La présence française...*, 557 pages, 15 plans. Ce livre a obtenu le prix Giles de l'Institut de France (AIBL) en 1995. Egalement mon livre *Maharaja Ranjit Singh Lord of the Five Rivers*, Delhi, OUP, 2001 (réédité 2002). Désormais cité *Maharaja Ranjit Singh...*, 236 illustrations en couleur, *passim*.

²⁵ J.-M. Lafont, *Fauj-i-khas. Maharaja Ranjit Singh and his French Officers*, GNDU, Amritsar (Inde), 2002, *passim*. Ouvrage simultanément publié en anglais, hindi et penjabi.

²⁶ Précisons qu'Eugène de Trazegnien aurait souhaité épouser Eugénie de Montijo, qui lui préféra l'empereur Napoléon III (1853). Il épousa donc la non moins belle Victorine Ventura "de Mandy" (*infra*, note 56).

²⁷ Portrait publié dans mon *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 106. Sur sa vie, ma contribution intitulée "Fezli Azam-Joo, générale Court: une peinture inédite d'Auguste Schöffit, Lahore, 1841" in Eugen Ciurtin (éd.), *Du corps humain, au carrefour de plusieurs savoirs en Inde. Mélanges offerts à Arion Rosu...*, *Studia Asiatica* IV (2003)-V (2004), Bucarest-Paris, 2004 (diffusion de Bocard), pp. 707-736.

²⁸ Information rassemblée dans J.-M. Lafont, *Indika. Essais in Indo-French Relations 1630-1976*, CSH-Manohar, New Delhi, 2000, dans le chapitre intitulé "An Indian Princess in Saint-Tropez : Bannou Pan Deï, Madame Allard, 1814-1884", pp. 215-249.

²⁹ Cette forteresse, construite en 1836-1838 par les officiers penjabis et français à l'entrée de la passe célèbre du Khayber, sur la frontière afghane, existe encore. Mais elle est occupée par l'armée pakistanaise, et toute visite ou photographie en est rigoureusement interdite.

³⁰ Mon épouse (ma fiancée alors) et moi-même avons retrouvé sa tombe à Lahore en 1974, la sauvant *in extremis* de pillards qui allaient la profaner. Elle fut restaurée par les soins de la Direction des Antiquités du Pakistan (le Dr. Ahmed Nabi Khan, que je remercie encore très chaleureusement aujourd'hui), puis restaurée grâce à un don des descendants du général et de son épouse. Elle est aujourd'hui "Protected Monument".

³¹ Je renvoie pour les détails des collections Feuillet de Conches à Château-Thierry à la belle étude de Madame Christiane Sinnig-Haas, Conservateur du Musée Jean de La Fontaine, Château-Thierry, publiée dans le présent volume. Rappelons pour mémoire que le célèbre abbé Dubois venait de publier en France sa traduction du *Pañcatantra. Le Pantcha-Tantra, ou Les Cinq Ruses, fables du brahme Vichnou-Sarma; Aventures de Paramarta, et autres contes*; le tout traduit pour la première fois sur les originaux indiens; par M. l'abbé J. A. Dubois, Paris, 1826. C'est dire que l'origine indienne des fables était dans bien des mémoires lorsque Walkenaer réédita les *Fables de La Fontaine* chez Didot en 1827.

³² J.-M. Lafont, "Les Indo-grecs: recherches archéologiques françaises dans le royaume sikh du Penjab, 1822-1843", in *Topoi Orient-Occident*, 4/1, Lyon, 1994, pp. 9-68, 1 carte.

³³ E. Errington, "Rediscovering the Coin Collection of General Claude-Auguste Court: a Preliminary Report", in *Topoi Orient-Occident*, 5/2, Lyon, 1995, pp. 409-424, 4 planches.

³⁴ J.-M. Lafont, "Conducting Excavations and Collecting Coins in Maharaja Ranjit Singh Kingdom", Workshop on *Power and Communication: Coins as Political and Cultural Documents*, Jawaharlal Nehru University, New Delhi, Janvier 2005 (juste paru). Id., "French Archaeologists and the Study of the Greeks in Central Asia and India", International Seminar *Memory as History. The Legacy of Alexander in Asia*, Jawaharlal Nehru University, février-mars 2006, actes en cours de publication.

³⁵ Ces textes, en anglais ou dans leur traduction anglaise et provenant de voyageurs anglais, français et allemands-autrichiens, ont été d'abord rassemblés par William Archer dans son *Paintings of the Sikhs*, Londres, HSMO, 1966, pp. 79-103. Je les ai repris, pour quelques-uns d'entre eux, dans mon livre *La présence française...*, pp. 309-315, et dans mon article rédigé avec Barbara Schmitz, référence note suivante.

³⁶ Barbara Schmitz et moi-même avons consacré une étude particulière à Imam Bakhsh: "The Painter Imam Bakhsh of Lahore", in B. Schmitz (éd.), *After the Great Mughals. Paintings in Delhi and the Regional Courts in the 18th and 19th Centuries*, Marg Publications, Mumbai, 2002, pp. 74-99, 18 illustrations. Cette étude faisait le point de ce que nous savions vers l'an 2000. Nous en savons un peu plus maintenant, grâce surtout aux recherches de Barbara Schmitz dans la Raza Rampur Library: *infra*, note 64.

³⁷ Court nous dit qu'il aurait souhaité y aller lui-même, mais qu'il ne l'avait pu, son grade de général dans l'armée du Penjab et sa fonction de commandant militaire adjoint de la province de Peshawar faisant craindre aux habitants de ces régions montagneuses qu'il ne cherchât à les visiter pour en découvrir les voies d'accès et préparer ainsi une main-mise de Lahore sur leur pays. Court désire surtout éclaircir la question des descendants des Grecs d'Alexandre dans ces régions. Est-il déplacé de rappeler que ces zones ne sont pas plus sûres aujourd'hui qu'elles ne l'étaient vers 1830-1840?

³⁸ Sur les peintures persanes de la collection Court au Musée Guimet, il n'existe encore, sauf erreur de ma part, que les observations publiées dans mon livre *La présence française...*, pp. 322 et note 232. Elles sont sur papier européen avec filigranes portant des dates allant de 1809 à 1818.

³⁹ Reproduction en couleur dans mon étude avec Barbara Schmitz (*supra*, note 36), p. 83, illustration 7.

⁴⁰ Masque reproduit en couleur dans mon *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 18, ill. 252 (face), 119, ill. 252 (profil) et 163, ill. 253 (revers). Egalement p. 163, illustration 217, la miniature d'Imam Bakhsh qui le représente.

⁴¹ Id., *ibid.*, p. 116, illustration 243.

⁴² Id., *ibid.*, p. 63, illustration 102 (Jamrud). Voir sur cette reproduction de grande dimension le détail de l'"Attaque du Kheiber" dans l'angle en bas à gauche.

⁴³ Id., *ibid.*, p. 5, ill. 99 (Maharaja Ranjit Singh, frontispice), p. 37, ill. 17 (Prince Sher Singh), p. 41, ill. 16 (Prince Nau Nihal Singh) etc. Une dizaine au total. Belle reproduction du Raja Suchet Singh dans notre étude sur Imam Bakhsh (*supra*, note 36), p. 74.

⁴⁴ Id., *ibid.*, *passim*: par exemple p. 110, ill. 216 ("Habits du Khéiber. Chivari, Aféridi, Ouroukzet"); p. 111, ill. 215 ("Famille kafférienne"), p. 111, ill. 213 ("Habitant de Badjore") etc.

⁴⁵ Id., *ibid.*, p. 63, ill. 102 (Jamrud), p. 64, ill. 105 (Attock), p. 150, ill. 104 (Rohtas).

⁴⁶ Id., *ibid.*, p. 116, ill. 243 (Manikyala) et 118, ill. 246 (Palher).

⁴⁷ Id., *ibid.*, p. 167, ill. 248.

⁴⁸ Id., *ibid.*, p. 99, ill. 197. Ce dessin est la vue inverse de celle que l'on voit sur la peinture de Schöffel représentant Fezli Azam Joo (*supra*, note 27).

⁴⁹ Id., *ibid.*, p. 37, ill. 17. Intéressant en ce que cela correspond à ce que Mme Christiane Sinnig-Haas a découvert de l'inspiration qu'Imam Bakhsh reçut des illustrations classiques des *Fables* de La Fontaine à travers les gravures de Chauveau et Oudry: voir sa contribution en ce même volume.

⁵⁰ Nous avons bien entendu reconnu ces signature et ces dates dès notre première étude de ces peintures parue dans *Le songe d'un habitant du Mogol et autres fables, illustrées par Imam Bakhsh Lahori*, RMN et Imprimerie nationale, Paris, 1989, pp. 177-180. Mon épouse Rehana avait lu, transcrit et traduit en anglais ces signatures et le colophon. Mais l'éditeur, pour des raisons qui étaient les siennes, fit disparaître cette partie du texte sans nous en prévenir, sans même nous en demander l'autorisation! L'Imprimerie nationale avait évidemment "omis" de nous envoyer les épreuves pour relecture... J'ai encore la lettre d'excuse de cette auguste institution, signée du successeur de la personne responsable. S.E. Monsieur André Lewin, Ambassadeur de France, à qui je fis part de cette omission, m'offrit d'envoyer copie de mon texte intégral à chacun des 700 destinataires indiens de l'exemplaire du *Songe...*, livre de prestige de l'Année de France en Inde (1989). Je le remercie une fois encore de cette attention.

⁵¹ "The Painter Imam Bakhsh of Lahore", *op. cit.* (*supra*, note 36), p. 86.

⁵² Lettre inédite de six pages, conservée au Musée Jean de La Fontaine. A noter que l'adresse porte le nom de "Monsieur F. Feuillet" seul, et non "Feuillet de Conches". Je remercie Mme Christiane Sinnig-Haas de son accueil et de son aide lors de mes recherches au Musée de Château-Thierry.

⁵³ Lettre inédite de sept pages conservée au Musée Jean de La Fontaine, A noter que Ventura commence sa lettre par "Mon cher Feuillet". J'ai revu, corrigé et complété, pour les noms indiens et anglais que contient cette lettre, la transcription qui en avait été faite au Musée.

- ⁵⁴ Cela est clair par ce qu'écrivit Ventura, "J'ai trouvé *ici*..." [je souligne], et le lieu de rédaction de sa lettre, "Lahore le 9 octobre 1839". Sa déclaration selon laquelle "déjà plusieurs fables sont représentées" fait probablement allusion au travail fait sous sa direction.
- ⁵⁵ Mort à Lardenne, près de Toulouse, en 1858.
- ⁵⁶ Ventura prit à la suite de cela l'épithète glorieuse "de Mandi", qu'il annoblit en "de Mandy". Sa fille Victorine était connue comme Victorine de Mandy, sans référence à Ventura qui était, nous le savons, l'italianisation du nom juif de son père, Ben Torah. Le prénom juif de Ventura était Reuben. **Voir ci-dessous, note 58**, les références du livre révélateur de Maria Pia Balboni.
- ⁵⁷ J.-M. Lafont, "Colonel François-Henri Mouton: his unpublished Letter to the Minister of War, France, 1844", in *Journal of Sikh Studies*, IV, 1, 1977, pp. 55-72 (GNDU, Amritsar, Inde).
- ⁵⁸ Lire les découvertes de Maria Pia Balboni dans son *Ventura. Dal Getto del Finale alla Corte di Lahore*, Modena, 1993.
- ⁵⁹ On remarque par exemple deux traitements fort différents du ciel, et des couchers de soleil: l'un a des bleus, des ors, des pourpres et des oranges admirablement mêlés et fondus, que l'on retrouve à l'identique sur la copie de l'esquisse de la peinture à l'huile de "Delacroix" (?) (voir *La présence française...*, p. 317 et note 183) reproduite à Lahore par Imam Bakhsh en 1838 (*publicatio princeps* par S.C. Welch, *Room for Wonder: Indian Painting during the British Period, 1760-1880*, New York, 1978, no 55, en couleur). Le second a un ciel de couchant bordé d'une limite rouge, sorte de ruban ondulé qui le sépare maladroitement (je pense) du reste du firmament.
- ⁶⁰ J.-M. Lafont, "Dr. Josiah Harlan of Philadelphia. An American in Punjab and Afghanistan, 1827-1839, *SPAN*, XLIII number 4, July-August 2002, American Embassy, New Delhi, pp. 3-10, illustration en couleur page 10. Je dois la connaissance de cette peinture à l'obligeance de Madame Barbara Schmitz, qui m'autorisa à la publier dans *SPAN*.
- ⁶¹ Id., *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 155, ill. 97. Sur cette miniature représentant Ranjit Singh en darbar, tous les personnages sont dessinés, mais seules les têtes d'Allard et de Ventura sont coloriées.
- ⁶² Bruns, verts, ocres, jaunes, rouges et bleus que l'on retrouve tant sur les monuments moghols encore revêtus de leurs splendides tuiles vernissées à Lahore, que dans les manuscrits et les miniatures exécutés dans la capitale du Penjab depuis Akbar jusqu'au Maharaja Ranjit Singh. Ces rapprochements ont été l'objet de ma communication, illustrée de cent diapositives en couleur, lors du séminaire *Confluent of Cultures* organisé le 7 mars 2006, le jour suivant l'inauguration de l'exposition "The Dream of an Inhabitant of Mogol" dans le Prince of Wales Museum, Mumbai (6 mars-2 avril 2006). Il est question de publier les actes de ce court, mais dense séminaire.
- ⁶³ Observation personnelle faite lors de mes visites à Jaipur, et que j'ai communiquée à Mme Barbara Schmitz.
- ⁶⁴ Observation largement confirmée par les recherches subséquentes de Mme Barbara Schmitz, publiées dans son *Mughal and Persian Paintings and Illustrated Manuscripts in the Raza Library, Rampur*, IGNC, New Delhi, 2006, 330 illustrations en couleur.
- ⁶⁵ Je viens de développer ce thème pour le séminaire *Arts of Punjab* qui s'est tenu à Patiala, Penjab, les 13 et 14 février 2006. Ma communication intitulée "Imam Bakhsh Lahori and Jean de La Fontaine. A Franco-Punjabi Artistic Programme under Maharaja Ranjit Singh" est en cours de publication dans les *Actes* du séminaire.
- ⁶⁶ J.-M. Lafont, *La présence française...*, p. 323, note 233a.
- ⁶⁷ Couverture murale de tuiles vernissées, souvent inexactement appelée fresque, et très bien publiée par J.-Ph. Vogel, *The Tile-Mosaics of the Lahore Fort*, ASI, Lahore, 1920.
- ⁶⁸ *Le songe d'un habitant du Mogol*, p. 6. *The Dream of an Inhabitant of Mogul*, p. 8. J.M. Lafont, *Maharaja Ranjit Singh Lord of the Five Rivers*, p. 84, ill. 218, etc.
- ⁶⁹ J.-M. Lafont, *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 54, ill. 65.
- ⁷⁰ Toutes deux reproduites id., *ibid.*, p. 75, ill. 132.
- ⁷¹ Signalé *ibid.*, chapitre IX intitulé "Archaeological Excavations: Manikyala, Jhelum, Peshawar", pp. 116-119, nombreuses illustrations en couleur. J'ai repris et développé ces thèmes dans les deux séminaires auxquels j'ai participé à la Jawaharlal Nehru University, janvier 2005 (*supra*, note 34) et février-mars 2006 (sous presse).
- ⁷² Observé lorsque je préparais la disposition des manuscrits dans les vitrines de l'exposition *Life and Times of Maharaja Ranjit Singh*, inaugurée le 11 novembre 2001 par le Chief Minister du Penjab. J'avais alors entre les mains les divers manuscrits, enluminés ou non, que j'avais demandés et que l'on venait d'apporter de Patiala à Amritsar.
- ⁷³ *Maharaja Ranjit Singh Lord of the Five Rivers*, pp. 76.

- ⁷⁴ J.-M. Lafont, *La présence française...*, p. 331-333. Ventura avait interrogé un vieillard du coin sur ce que contenait le monument dont il allait entreprendre la fouille. Ce dernier lui avait répondu que c'était la tombe du cheval de Sikandar Padsha (Alexandre l'Empereur).
- ⁷⁵ "Les miniatures indiennes de la collection Feuillet de Conches, *Arts Asiatiques*, Paris, XLVII-1992, pp. 19-28, 10 illustrations.
- ⁷⁶ Lire mes analyses, non reproduites ici, publiées en anglais dans l'Appendix du catalogue *The Dream of an Inhabitant of Mogul*, pp. 305-335 de l'édition de Bombay (mars 2006) plutôt que dans l'édition de Delhi (août 2005) qui contenait nombre d'erreurs de traduction: je n'ai jamais écrit que Voltaire s'entretenait avec Ferney des affaires de l'Inde...
- ⁷⁷ J'ai insisté lors du séminaire de Bombay, avec illustrations à l'appui, sur le fait que les attitudes et les mouvements des personnages dans les miniatures d'Imam Bakhsh s'inspirent étroitement, et parfois de façon frappante, de ceux apparaissant sur les peintures des plus grands artistes d'Akbar, et particulièrement ceux dont nous savons qu'ils ont travaillé à Lahore entre 1584 et 1598. Il en est d'ailleurs de même des vues architecturales, et des accumulations de plans successifs dans un décor urbain, ou de grande habitation. Même observation enfin en ce qui concerne les scènes d'intérieurs, où les portes et les corridors mènent dans les coins les plus cachés, ceux où se passent les choses les plus mystérieuses, du sérail, ou du harem.
- ⁷⁸ Voir ce que j'écrivais de cette ombre dans mon analyse de la miniature d'Imam Bakhsh montrant une vue cavalière de l'Ermitage, la résidence du général Court et de son épouse Fezli à Lahore, in "Fezli Azam Joo..." (*supra note 27*), p. 718 et note 58.
- ⁷⁹ On voit encore ces volets, portes et persiennes, dans la basilique de Sardhana, près de Meerut, construite par un officier italien de la Begum Sombre et consacrée en 1822. Les liens étaient nombreux entre officiers français et italiens de Sardhana et leurs compatriotes servant dans le royaume sikh du Penjab. Le général Ventura épousa, nous l'avons dit, une jeune arménienne de l'entourage de la Begum Sombre. Une autre "signature" d'Imam Bakhsh et de son atelier sont les urnes classiques qui ornent les piliers des portails et des portes de ses jardins et de ses villes: urnes que l'on retrouve également dans la décoration de la basilique de Sardhana.
- ⁸⁰ On comparera son visage avec les divers portraits que nous en ont conservé les miniatures d'Imam Bakhsh, et que nous reproduisons dans notre *Maharaja Ranjit Singh...*, *passim*, et autres publications.
- ⁸¹ Je suis persuadé que Mars et Vénus représentent deux personnages bien réels de la petite chronique scandaleuse de Lahore, autre clin d'oeil d'Imam Bakhsh. Je laisse à plus savant que moi le plaisir de la recherche, et de la découverte.
- ⁸² Pp. 31-40.
- ⁸³ *Pahari Paintings and Sikh Portraits in the Lahore Museum*, Sotheby Parke Bernet and OUP, 1977, section "Sikh and Punjab Plains", pp. 80-91.
- ⁸⁴ Wiesbaden, 1975.
- ⁸⁵ Op. cit., p. 8. On note évidemment l'absence d'Imam Bakhsh dans cette énumération de noms.
- ⁸⁶ Car le Raja Gulab Singh y porte le titre de Maharaja, qu'il ne prit qu'en 1846 lorsqu'il acheta le Cachemire aux Anglais et devint Maharaja de Jammou et Cachemire.
- ⁸⁷ Mulik Raj Anand, in *Maharaja Ranjit Singh as Patron of the Arts*, Mag Publications, Bombay, 1981, p. 20, no 11. Je l'ai reproduite en couleur dans mon *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 115, ill. 232.
- ⁸⁸ Voir ci-dessous la note 123.
- ⁸⁹ Je reprends, résume ou développe l'introduction de mon livre *Maharaja Ranjit Singh...*, pp. 18-39, et ce qui fut au coeur de ma communication pour le colloque *Arts of Punjab* de Patiala en février 2006.
- ⁹⁰ *B-40 Janamsakhi Guru Baba Nanak Paintings*, GNDV, Amritsar (Inde), 1987.
- ⁹¹ Je renvoie aux différents chapitres de mon *Maharaja Ranjit Singh...*, dont celui sur l'urbanisme (pp. 94-105), et aux illustrations qui les accompagnent.
- ⁹² *The Kashmir Shawl and its French Influence*, Woodbridge (Angleterre), 1986.
- ⁹³ Traduction anglaise par J.S. Grewal et Indu Banga, *Early Nineteenth Century Punjab from Ganesh Das's "Char-Bagh-i-Punjab"*, Amritsar, 1975.
- ⁹⁴ Repris dans ma communication lors du séminaire du Prince of Wales Museum, Mumbai, 7 mars 2006, sous presse. J'y ai notamment montré les photographies que j'avais prises en 1977 du Fatehgarh Bagh, le seul jardin d'époque sikhe encore existant à Lahore, qui fut détruit en 2001.
- ⁹⁵ Il cite par contre les noms de plusieurs calligraphes.
- ⁹⁶ Dans notre chapitre sur "Imam Bakhsh..." **cité plus haut, note 36.**
- ⁹⁷ Une étude qu'élargit et enrichit encore le livre tout récent de Barbara Schmitz sur la collection de la Raza Library de Rampur, *supra note 64.*

- ⁹⁸ “Bibliothèque”, dans le Fort de Lahore. Nous ne savons ce que sont devenus ces livres lors de l’annexion britannique du Penjab en 1849.
- ⁹⁹ Ranjit Singh les offrait parfois à des personnes dont il pensait qu’elles les apprécieraient. Je ne peux retrouver dans mes notes le nom de l’officier britannique à qui le Maharaja avait offert un lot de miniatures, et qui, mortifié, se demandait ce qu’il en tirerait sur le marché local...
- ¹⁰⁰ *La présence française...*, pp. 321-323.
- ¹⁰¹ *Maharaja Ranjit Singh Lord of the Five Rivers*, passim.
- ¹⁰² C’est le “*Charaena Sowar*” qui fait face à la page 121 de *Thirty-Five Years in the East*, London, 1852, et dont la mention et l’emplacement figurent dans la liste des illustrations de chaque volume dressée par Court, alors que la peinture elle-même n’est plus dans la collection conservée à Guimet. Honigberger a lui-même traduit le terme par “A Cuirassier” dans la liste descriptive de ses illustrations, p. 196.
- ¹⁰³ “The Painter Imam Bakhsh of Lahore”, *loc. cit.*, pp. 94-96.
- ¹⁰⁴ *La présence française...*, p. 324 et la note 238.
- ¹⁰⁵ Signalé pour la première fois par B.N. Goswamy dans son *Piety and Splendour. Sikh Heritage in Art*, New Delhi, 2000, p. 169 ill. 131. J’ai moi-même vu ce manuscrit. La miniature qu’il reproduit dans son ouvrage est l’une des rares de la main du maître. Les autres sont celles de disciples, plutôt maladroits, qui utilisent des artifices les rattachant clairement à l’atelier d’Imam Bakhsh.
- ¹⁰⁶ Trésorier-payeur.
- ¹⁰⁷ *La présence française...*, pp. 451-460. Adjudhya en laissa la description dans son *Waqai-i-Jang. Events of the [First] Anglo-Sikh War, 1845-46*, traduit et édité par V.S. Suri, Chandigarh, 1975.
- ¹⁰⁸ *La présence française...*, pp. 98-99 et 114-115, 151-152.
- ¹⁰⁹ *Maharaja Ranjit Singh Lord of the Five Rivers*, passim. Son portrait, le seul conservé à ma connaissance, p. 59, ill. 63.
- ¹¹⁰ C’est le cas du *Shahnama* du National Museum de New Delhi dont B.N. Goswamy a reproduit deux pages splendides dans son *Piety and Splendour...*, p. 166 et 167, ill. 130 (chaque peinture en pleine page).
- ¹¹¹ Cette devise était “*Wah! Guruji-ki Fateh!*” [“La victoire, c’est celle du Gourou!”].
- ¹¹² *La présence française...*, chapitre X, “La fin”, pp. 441-475.
- ¹¹³ *Maharaja Ranjit Singh Lord of the Five Rivers*, pp. 48-49.
- ¹¹⁴ Les ordres de Napier, devenu Commandant en chef, au lieutenant Fagan lui donnant les instructions pour détruire la cité de Lahore sont dans les Punjab Records Office, Lahore, semaine finissant le 15 mars 1851. Ce qui rappelle évidemment la destruction de Pondichéry par les Anglais sur les ordres de Lord Pigot, gouverneur de Madras, en 1761.
- ¹¹⁵ Mildred Archer, *Company Drawings in the India Office Library*, Londres, 1972, no 181 i-I, pp. 211-216.
- ¹¹⁶ Il y a en fait dans cette collection deux miniatures que nous pouvons rattacher à la cavalerie d’Allard: celle intitulée “*Sawar-i-Sher rajiman*” correctement interprété “General Allard’s Cavalry 1838” (*Add. Or. 1382*), et la suivante, sans inscription, qui est un “unfinished pencil sketch of cavalryman with lance” (*Add. Or. 1383*). J’ai publié une miniature de cette sorte, un lancier d’Allard, conservée au National Museum de New Delhi dans mon *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 60, ill. 73
- ¹¹⁷ Ce qui traduit à peu près le texte persan correctement translittéré par Mildred Archer: “*Mardum i-Chambah ya’ni Gaddi*”. La traduction anglaise de 1838 traduit “*i-Chambah*” par “Tibetans”. Qu’un officier anglais en 1838 ne sache pas très bien où se trouvait Chamba est pardonnable. Mais tous les officiers français de Lahore savaient ce c’était le lieu de naissance de l’épouse de leur commandant en chef, le général Allard. Et le général Court, dans la carte du Cachemire qu’il offrit à Victor Jacquemont en 1831, marque soigneusement cette ville dont il écrit le nom, selon ce qu’il en comprenait de la prononciation de l’époque, “Tchambé”: *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 120, ill. 257.
- ¹¹⁸ Appelée par Court “Famille kafférienne” [*Kafir*], et reproduite dans mon *Maharaja Ranjit Singh...*, p. 111, ill. 215.
- ¹¹⁹ Cité par Mildred Archer, *op. cit.*, (*supra*, note 115), p. 225, Note au no 187 i,ii.
- ¹²⁰ Lu et traduit dans le musée par mon épouse Rehana, que je remercie encore de son aide.
- ¹²¹ Barbara Schmitz penche plutôt pour un descendant d’Imam Bakhsh.
- ¹²² *Paintings of the Sikhs*, p. 65-66.
- ¹²³ En présence de Mmes Turin et Prévost-Allard, toutes deux descendantes du général Allard et de Bannou Pan Deï. Le Senate Hall était comble. Le professeur J.S. Grewal, alors Vice-chancelier de l’université, présidait. Cette conférence fut suivie le lendemain d’une autre au Rotary Club d’Amritsar. C’est dire que ces miniatures d’Imam Bakhsh ont été vues dans le Penjab indien peu après que nous les avons découvertes.

J'eus ensuite le bonheur de conduire Mmes Turin et Prévost-Allard jusqu'à Chamba, où elles furent très chaleureusement reçues par la famille royale.

¹²⁴ "Private Business and Cultural Activities of the French Officers of Maharaja Ranjit Singh", *Journal of Sikh Studies*, X-1, 1983, GNDU, Université d'Amritsar, p. 74-104.

¹²⁵ M. François-Xavier Ortolí, puis M. Francis Doré.

¹²⁶ Mme Catherine Clément.

¹²⁷ *Le songe d'un habitant du Mogol...*, RMN et Imprimerie nationale, Paris, 1979.

¹²⁸ Ma première communication sur ce point au Pakistan fut faite à l'Université du Penjab, Lahore, le 11 février 1976, la deuxième dans le Musée de Lahore le 24 janvier 1979: conférences illustrées chaque fois d'une centaine de diapositives.